

**COMITÉ DE RÉDACTION :**

ivan verheyden, rédacteur en chef  
patrick ferryn, secrétaire de rédaction  
jacques gossart, jean-claude mahieu

**AVEC LA COLLABORATION DE :**

jean-marc bélot, jean-claude berck, jacques bury,  
michel dethier, jean faucounau, danielle fitzenz,  
marcelle gerday, josiane misson, jacques scornaux  
webmaster : jean leroy

**ÉCHANGES AVEC LES REVUES :**

archaeoastronomy (john b. carlson, états-unis)  
fortean times (paul sieveking, grande-bretagne)  
griffith observer (edwin c. krupp, états-unis)  
matari'i (louis cruchet, polynésie française)  
neara (roslyn strong, états-unis)  
pre-columbiana (stephen c. jett, états-unis)  
science frontiers (william r. corliss, états-unis)

**MAQUETTE DE GÉRARD DEUQUET**

D'abord, ils nieront la chose  
Ensuite, ils la minimiseront  
Enfin, ils diront que cela se savait  
depuis longtemps.

Alexandre von Humboldt

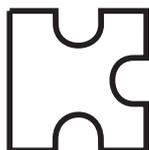
1

## AU SOMMAIRE

rongorongo : les écritures de l'île de pâques, *Lorena Bettocchi*

— les données historiques . . . . .	4
— à la recherche du rongorongo . . . . .	32
— la grande récitation des signes . . . . .	39
— dieu en colère, me voit . . . . .	43
— le bâton du maître des signes . . . . .	56
— astronomie et rongorongo . . . . .	65
— l'inventaire des objets rongorongo . . . . .	67

# A LA RECHERCHE DE KADATH



Ce numéro spécial est dédié à la mémoire de Clemente Hereveri Teao, anthropologue rapanui (1975-2007).

## SÉMANTIQUE ET LINGUISTIQUE À L'ÎLE DE PÂQUES

2 Lorena Bettocchi, née en Toscane, professeur retraitée du ministère français de l'Éducation nationale, étudie le proto-polynésien et les écritures de l'île de Pâques – Rapa Nui comme l'appellent actuellement les autochtones – depuis 1992, date de sa nomination au service du ministère de l'Éducation de Polynésie française. En 1998, elle participe au V<sup>e</sup> Forum des langues maori qui se déroule à Tahiti. Son premier exposé sur l'ancienne écriture rongorongo de l'île de Pâques est adopté à l'unanimité par les linguistes présents. Monseigneur Leclea'h, évêque des îles Marquises et éminent linguiste, l'encourage à publier et à poursuivre ses recherches. Quelques mois après le forum, elle publie dans son ouvrage « La parole perdue » le contenu de sa conférence. L'auteur a donc constitué discrètement, et ce jusqu'en 2004, une première banque de données personnelle sur le rongorongo. C'est en étudiant en profondeur ces documents, en les transformant en archives avec des outils de communication modernes, qu'elle se met à vérifier cette banque de données et commence à repérer des erreurs dans les publications de ses prédécesseurs. Selon elle, ces déviations ont affecté les recherches sur le rongorongo depuis 1893 jusqu'en 1997. Durant les cinq années qui vont suivre la constitution de sa première banque de données, Lorena Bettocchi, soutenue par des linguistes polynésiens, des familles rapanui et de nombreux scientifiques chiliens et européens, va devoir se battre afin de publier des découvertes inédites.

Résidente chilienne de 2005 à 2009, Lorena Bettocchi a considérablement fortifié la banque de données rongorongo en ethno-linguistique. Ses travaux et découvertes au Chili sont totalement inédits. Elle a prouvé qu'à partir de 1935, un atelier rapanui composé de jeunes lépreux s'est consacré à corriger les erreurs d'un répertoire de signes rongorongo publié en Europe en 1893. Elle a découvert la tablette issue de cet atelier, puis reconstitué toute l'histoire du rongorongo et l'a présentée à la IV<sup>e</sup> Journée historique du musée maritime de Valparaiso. Son exposé, publié dans les actes de ce congrès, a été réceptionné en 2007 par le Conseil des recteurs de Valparaiso. Elle a ensuite effectué une étude minutieuse et complète sur toutes les petites pierres gravées d'écritures provenant de l'île de Pâques et exposées dans les musées. Sa dernière découverte est de taille. Elle concerne le plus illustre objet rongorongo : un bâton de maître appartenant au Museo Nacional de Historia Natural de Santiago. L'auteur a démontré devant témoins où commence exactement l'écriture du bâton et en a déduit le sens, la direction de la gravure de cet objet. Elle a participé à la réalisation du téléfilm « Les écritures de l'Océan », d'Olivier Jonneman et Pierre Vachet, produit par France Télévisions, RFO Nouvelle-Calédonie (sorti en 2006). Lorena Bettocchi a été professeur de communication et d'informatique et, depuis 2008, elle fournit à de jeunes universitaires pascuans, responsables de la sauvegarde de leur patrimoine, les outils nécessaires afin de travailler eux-mêmes sur leur ancienne écriture. Aucun organisme n'a, à ce jour, pris en charge le coût de ses recherches.

“¿Conoces a Lorena?” (tu connais Lorena ?), c'est ce que plusieurs amis rapanui m'ont à diverses reprises demandé avec un empressement non dissimulé lorsque que j'étais là-bas en 2007. Non, je n'avais pas encore eu ce plaisir. J'ai donc découvert ses enquêtes à mon retour. Elles n'ont pas non plus échappé à Catherine et Michel Orliac : dans leur « Trésors de l'Île de Pâques », véritable somme sur le sujet, publié en 2008, ces spécialistes citent Lorena Bettocchi parmi les chercheurs notoires qui se sont attelés à l'énigme du rongorongo. Cette auteure s'inscrivant en droite ligne dans la philosophie de notre revue, nous avons estimé opportun de vous présenter le fruit de ses recherches, qu'elle a bien voulu mettre à jour et restructurer pour KADATH, et qui viennent ici compléter et enrichir ce que nous avons déjà publié sur l'écriture de l'île la plus isolée du monde : Rapa Nui. *Maururu roa*, Lorena !

PATRICK FERRYIN

### Articles sur l'île de Pâques parus dans KADATH.

Sont regroupés dans ce tableau tous les articles parus dans la revue, relatifs à l'île de Pâques au sens très large, ainsi que des textes portant sur d'autres sujets mais qui font référence à l'île de Pâques dans le corps de la démonstration.

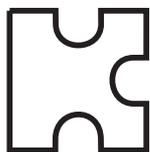
N°	Titres
2	Le journal de bord de Jacob Roggeveen Une statue de l'île de Pâques aux Musées royaux d'art et d'histoire Bois parlants et écriture pascuane
5	L'énigme des migrations polynésiennes
8	Tongatabu : irritant vestige en Polynésie
20	Thomas Barthel et le déchiffrement de l'écriture pascuane (1)
22	Chronologie de l'île de Pâques Comment je déchiffre l'écriture pascuane (2) Les Polynésiens, les Pascuans et les astres
33	Les divisions du temps à Tahiti et en Polynésie
34	Spécial île de Pâques
39	Mise au point : un après-midi de chien pour la matinée des autres
45	Nan-Matal : la cité du silence
64	Dossier sur la statuaire de l'île de Pâques
73	Anciens observatoires célestes à l'île de Pâques Événements célestes à l'île de Pâques entre 760 et 837 de notre ère
88	Les tentatives de datation de la statuaire pascuane Une tentative de déplacement d'un moai Transport à l'horizontale ou à la verticale ?
104	Un rôle possible pour les mystérieux <i>pipi horeko</i> de l'île de Pâques

3

*Illustration de couverture : Rano, Rapanui héritier des paroles secrètes (portrait d'après H. Stolpe, 1898), pirogue polynésienne stylisée, écritures de l'île de Pâques et des Marquises. Ci-dessous : les moai de l'ahu Nau Nau, tournant le dos à la plage d'Ana-kena.*



# ENTRE LES LIGNES



## Rongorongo, les écritures de l'île de Pâques

### I. LES DONNÉES HISTORIQUES

**Résumé :** L'île de Pâques est la terre la plus isolée du Pacifique. Ce microcosme possédait une culture polynésienne originale. C'est là qu'ont pris forme deux grands niveaux d'études et de réalisations : d'une part en architecture, celle des plates-formes cérémonielles (*ahu*) surmontées ou non de statues géantes (*moai*) représentant les valeureux ancêtres ; et d'autre part, en linguistique. En effet, il existait différentes écritures qui furent découvertes dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'histoire de la proto-écriture rongorongo, la grande étude du peuple rapanui, retrace l'histoire douloureuse de ce groupe polynésien qui a failli disparaître de la surface de la planète.

**Mots-clés :** *ahu*, Ahu Ihu Arero, histoire, Hotu Matua, île de Pâques, Maori, Miru, Nga-Ara, Poike, Polynésie, proto-écriture, Rapa Nui, *rongorongo*, Te Haha Ramón, Ure-Vae-Iko, Veri-Veri Gabriel.

4 « L'un des faux mystères de l'île est celui des écritures gravées sur tablettes et qui s'appellent Ko hau motu rongo-rongo ou simplement Ko hau rongo-rongo. » (Père Sébastien Englert)

L'île de Pâques est bien loin d'être totalement explorée. "*Mata ki te rangi*" (1) n'a pas livré toute l'histoire des tribus astronomes. Cependant des chercheurs, venus des quatre coins de la planète, disposent à présent de suffisamment de datations pour apporter quelques précisions sur cette île du Pacifique, la seule qui détienne les preuves et les documents d'une proto-écriture océanienne. Des observations archéologiques effectuées depuis 1960 renseignent, à titre provisoire car les données font l'objet de controverses, comment ces Polynésiens ont occupé le terrain durant ce que nous appellerons l'époque préhistorique de l'île de Pâques. On distingue plusieurs périodes durant lesquelles une population *maori*, parlant une langue austronésienne, aurait créé une proto-écriture, durant ce contexte culturel de très haut niveau qui s'est exceptionnellement développé dans l'île la plus isolée du monde. A moins que, comme le conte la tradition orale rapanui, cette population

polynésienne n'ait été forcée de prendre la mer, à la suite d'un raz-de-marée survenu à Hiva en terre maori. Conduits par leur ancêtre Hotu Matua, ces gens emportaient avec eux, ou sur la coque de leurs pirogues, la proto-écriture rongorongo gravée sur des *kohau* ; le *kohau* étant aussi bien une simple planche de bois gravée de signes qu'une planche de bateau. Au moment de la rédaction de ce dossier (août 2009), les deux théories ne sont pas complètement antagonistes car les pirogues polynésiennes étaient ornées d'écritures, comme on le voit sur les dessins de l'expédition de James Cook. (Archives : National Maritime Museum de Greenwich.) Mais ces premières observations n'ont pas encore été validées, ni par un nombre suffisant de fouilles, ni par des datations précises. Car pour cette proto-écriture, il n'y a point de maîtres des signes en dehors des Rapanui eux-mêmes, auxquels nous avons soustrait une partie de leur histoire : les vingt-cinq tablettes dont l'ancienneté est certaine sont à présent dispersées dans le monde (voir plus loin dans ce numéro : « L'inventaire des objets rongorongo »). Elles constituaient autrefois la mémoire écrite du peuple rapanui. Nous sommes quelques chercheurs qui à peine commençons le travail. Une bien délicate

(1) Nom donné à l'île de Pâques par ses premiers migrants. *Mata* : œil, regard mais aussi tribu ; *ki* : mouvement vers le ciel, connaissance, savoir ; *rangi* : ciel. "Les tribus astronomes". "Le regard tourné vers le ciel".

entreprise. Nous avons consacré une partie de notre vie à reconstituer le puzzle. Ce qui veut dire entre quinze et vingt ans de travail : compilations, recueils de témoignages et constitution de banques de données. Nous avons été censurés, critiqués, malmenés. Mais nous avons continué.

### Les premiers temps.

S'agissant de l'occupation de l'île de Pâques autour du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère et d'après l'archéologie (Stevenson, 1995), des datations furent effectuées par les procédés modernes du carbone-14 et de l'hydratation de l'obsidienne. Ces datations vont être validées ou controversées grâce à de prochaines fouilles, plus minutieuses, principalement dans les premiers secteurs habités. Les avis d'archéologues comme Yoshi Sinoto, Claudio Cristino, Peter Bellwood et Christopher Stevenson divergent parfois, mais finiront bien par se recouper lors de nouvelles explorations des sites. Les migrations auraient eu lieu trois siècles plus tôt pour certains, soit au début de notre ère. Et pour d'autres chercheurs, le secteur d'Ana-kena dans son ensemble est bien loin d'être complètement exploré. Toute une cité dormirait sous les dunes avec les dépouilles des premières tribus, dont il est possible à présent d'analyser jusqu'à l'ADN. Actuellement, nous disposons des données historiques suivantes :

- 700-1100 après J.-C. Cette période aurait connu, sur l'île à l'origine inhabitée, une ou plusieurs migrations qui ont vécu une phase d'adaptation. Ces différentes tribus, composées de cinquante à cent cinquante personnes, ont tout d'abord occupé la côte, les grottes et les baies, là où la pêche était possible. Puis, elles se sont introduites à l'intérieur des terres, sur une profondeur d'environ un kilomètre. Ainsi commence lentement la première atteinte à l'environnement. Forêt semi-tropicale, arbrisseaux et palmiers vont disparaître dès cette période de déforestation côtière, entre 1000 et 1100. On sait que la population est arrivée avec des volailles, mais sans le porc ni le chien, ce qui est inhabituel dans les migrations polynésiennes et nous permet de supposer que le voyage fut extrêmement long et éprouvant. Dès l'occupation de l'île, les seuls apports en protéines sont venus de la mer, domaine où le Maori excelle. Et comme la nourriture était abondante, les familles sont vite devenues nombreuses et la population est allée croissant. En quatre siècles, deux groupes de cent cinquante personnes ont pu générer une descendance de plus d'un millier d'habitants. Le miel et les noix du palmier n'ont pas résisté à un tel accroissement démographique. La reproduction des plantes a d'abord été lente puis s'est arrêtée. Car les Polynésiens brûlent le sol pour planter les légumes comme la patate douce, l'igname ou le

*taro* (un tubercule *Colocasia esculenta*, de la famille des Aracées).

- A partir de 800, les archéologues ont obtenu des datations concernant des activités autour de maisons semi-circulaires et autour des premiers ahu, les plus petits, le long de la côte.
- A partir de 1100, les populations s'introduisent plus à l'intérieur des terres et occupent les vallées, développant l'agriculture, tout en continuant la construction d'ahu plus imposants et de nouvelles maisons carrées ou rectangulaires, destinées à la surveillance des terrains et des plantations. Le contexte écologique de l'île va complètement changer durant cette période. L'époque des "lumières" (Englert, 1948) se serait fortement développée à partir de 1350. C'est le début d'une phase artistique, technologique et architecturale de haut niveau. Les pétroglyphes n'ont pu être datés (Lee, 1992). Mais leur existence prouve la création d'un véritable livre à ciel ouvert, une écriture sur des supports de pierres naturelles ou taillées des ahu. Dans toute l'Océanie et ailleurs dans le monde, le pétroglyphe fut, avec la peinture rupestre, la toute première forme d'écriture. Une plate-forme cérémonielle, l'Ahu Ihu Arero, a été particulièrement négligée sur le plan de l'écriture et des datations : elle comporte pourtant certains signes proches du rongorongo (figure 1).

5

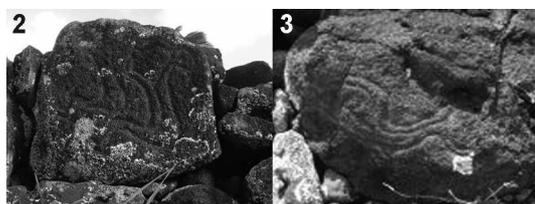


Figure 1. Signes rongorongo proches des pétroglyphes de l'Ahu Ihu Arero.

Les ahu portent tous des noms bien précis qui nous renseignent sur leur usage, leur situation et leur histoire. Ce mur de pierres pointues (*ihu*) avait une caractéristique : il était réservé aux rituels des *to-huka* ou *tahua* (prêtres) qui utilisaient un "parler choisi" et de haut niveau. Dans toute la Polynésie, ce langage est le privilège des dignitaires. Le mot *arero* signifie la parole, la langue ancienne ; la *vana-nga Tui*, le parler venant des îles lointaines désignées par la constellation d'Orion (2). La valeur de ce mur ainsi que sa désignation a échappé au groupe d'archéologues qui l'a restauré : il comporte plusieurs sortes de dessins, des figures d'oiseaux ou de poissons. Mais ce qui est reproduit sur certaines pierres (figures 2 et 3) représente une première forme d'écriture abstraite, différente, an-

(2) *Vana-nga* : parler-groupe ; *Tui* : constellation d'Orion. *Tui* signifie le lieu de départ des migrations polynésiennes pour tout le peuple maori.

thropomorphe. Personne n'a fait le rapprochement entre cet ahu qui ne porte aucun moai et le fait qu'il soit désigné par des signes et une expression signifiant le langage. Est-ce la tombe ou l'autel d'un dignitaire, d'un maître en écritures ? Autour du site d'Ana-kena, où vécurent longtemps les chefs de la tribu des Miru et leurs familles, les datations par hydratation de l'obsidienne ont donné : 700/800 après J.-C. Ce qui ne signifie pas que les pétroglyphes de l'Ahu Ihu Arero ont été tracés à cette époque. Mais cette hypothèse ne peut être rejetée. D'autres écritures semblables ont dû disparaître car les pierres de cet ahu sont friables et l'érosion, due à la proximité de la mer à quelques mètres, aura certainement effacé une partie de cet art rupestre.



Figures 2 et 3. Deux détails des pétroglyphes de l'ahu.

- 6 • De 1425 jusqu'en 1680, sauf avis contraire à la publication de Christopher Stevenson, se déroule l'époque la plus complexe du plus haut niveau hiérarchique, architectural, économique, cérémoniel. La société est organisée selon des critères moraux de paix et de coopération. Des jardins clos (*manavai*) apparaissent afin de sauvegarder les plantes. Des cultures intensives sont pratiquées à l'intérieur des terres. Les ahu et les moai deviennent immenses et des maisons de pierre réservées à l'élite (*hare paenga*) sont construites près de ces sites. L'accès à la mer étant limité en raison du manque de bois, donc de pirogues, l'élevage intensif de poulets va se propager avec la construction d'enclos de pierres pour les protéger (*hare moa*), ceci afin de procurer à la population d'élite les protéines nécessaires. Cette époque serait celle du plus original et du plus puissant développement découvert dans tout le Triangle Polynésien. L'hypothèse que durant cette période l'île fut surpeuplée, a été récemment avancée, car subitement la déforestation s'accélère. On estime qu'elle est pratiquement totale à partir de 1400. Sans doute au profit de l'extension des terres agricoles car les Polynésiens brûlent les forêts pour planter. Cependant, quelques arbres sacrés sont préservés. Certains *Thespesia populnea* (bois de rose d'Océanie, *miro* ou *makoï* en langue polynésienne), de la famille des Malvacées, seront sauvés du feu. Des arbrisseaux de *Broussanetia papirifera* (mûrier à papier) serviront à produire les tissus, donc à se protéger du

froid. Les semences de ces arbres se sont maintenues vivantes sur les terrains en forte pente. L'intérieur des volcans a généré la reproduction de quelques espèces ; dans le volcan Orongo par exemple, nommé ainsi car l'Esprit de Rongo protège les récoltes (Orbell, 1995).

- 1680-1750. Certains monuments sont réaménagés entre les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Puis, une époque destructrice semble avoir succédé avec les guerres, la fragmentation et la séparation des tribus, l'élimination de l'élite. La déforestation est quasi totale. Il a été prouvé par l'archéologie que la construction des plates-formes cérémonielles est très limitée entre 1500 et 1600 et qu'elle va cesser ensuite. Des tombes semi-pyramidales, pyramidales ou rectangulaires font leur apparition. Elles contiennent les dépouilles de familles de haut rang. Certains secteurs de l'île sont abandonnés. Les tribus se réfugient dans les cavernes. L'activité du *tapa* – fabriqué à partir de l'écorce du *Broussanetia papirifera*, utilisé par les Polynésiens comme tissu ou sous forme d'épaisses feuilles de papier ornées de gravures – continue dans les grottes ainsi que le travail sur bois. (Dates avancées par C. Stevenson : 1633-1742.) On constate la pratique de rituels employant le feu autour des ahu. On y a découvert des urnes funéraires (Heyerdahl, 1961). Et puis, un miracle. En pleine période de déforestation, quelques arbres sacrés ont résisté ; ils serviront à graver des tablettes rongorongo (la tablette dont il est question ci-après en est un exemple).

- 1680-1740. L'analyse spectrométrique de masse a permis la datation du bois d'une tablette. Du bois, non de l'écriture. Elle n'a pu être effectuée à ce jour que sur un objet, le seul qui soit sérieusement analysé et daté. Cette analyse révèle qu'un arbre sacré de *Thespesia populnea* fut sauvé du déboisement et devint adulte. Il aura une destinée exceptionnelle car il servira à graver une écriture rongorongo apparemment déjà structurée : il s'agit de la seule tablette analysée, appartenant au musée Pierre le Grand de Saint-Petersbourg.



Figure 4. Détail de la petite tablette du musée de Saint-Petersbourg.

Nous ne savons pas à quelle époque elle fut gravée, mais elle comporte le signe d'un arbre réputé disparu à partir de 1400, un palmier au tronc en forme de bouteille, le *Paschalococos disperta*, selon l'exposé de Catherine Orliac (Orliac, 2005). Cet arbre, plus communément appelé *Jubaea chilensis* (palmier du Chili) laisse à penser que la tablette fut gravée d'après la connaissance de la nature de l'époque (figure 5). Ces signes simples ou complexes figurent sur d'autres tablettes, réputées plus anciennes, mais non datées comme la Mamari (voir item C de « L'inventaire des objets rongorongo »). Grâce à la palynologie qui détermine les résidus des pollens dans les différentes couches du sol, il a été déterminé que ce palmier, endémique des terres continentales du Chili, poussait également à l'île de Pâques, et produisait une nourriture à base de miel (sous l'écorce) et de petites noix riches en glucides et lipides. Cet arbre solide qui met trois cents ans pour devenir adulte, aurait quasi totalement disparu durant l'époque où l'île fut surpeuplée.

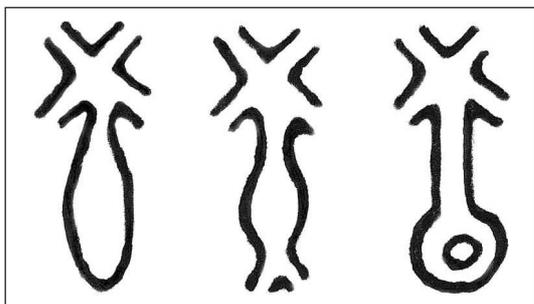


Figure 5. Signes de la famille 067, simples ou complexes, pouvant exprimer le palmier (niu), le palmier du Sud (niu-peka) ou le plant de palmier-sud, son fruit, sa germination (mata-niu-peka), d'autres signifiés pouvant être extraits de ces signifians.

### La fin du grand isolement.

Entre 1686 et 1687, l'île est aperçue par un boucanier anglais, Edward Davis, qui la suppose longue et sableuse. Sur les cartes anciennes, elle sera signalée par les géographes européens comme la Terre de Davis, par 270° de longitude est, et proche du tropique du Capricorne. Est-ce à cette époque qu'une rame fut perdue en mer et devint bois flottant, pour venir échouer sur les rochers de Rapa Nui ? Cette hypothèse peut être envisagée. Toujours est-il qu'une tablette rongorongo est gravée sur une rame européenne. Elle est de ce bois qui servait spécialement à tailler les rames des chaloupes au XVII<sup>e</sup> siècle. Selon les renseignements fournis par le National Maritime Museum

de Greenwich, le *Fraxinus excelsior*, notre beau frêne européen, est un bois résistant à l'eau. Il aurait servi en Angleterre dès le XVII<sup>e</sup> siècle pour tailler des rames aux formes semblables à la tablette rongorongo. Arrivée on ne sait comment entre les mains d'un "maître des signes" qui la trouva à son goût, cette rame européenne permit de recopier l'écriture ancestrale. C'est une possible évaluation de l'ancienneté de la pièce : venant de la plus lointaine époque, celle des premières découvertes, soit entre 1686 et 1722. A moins qu'elle n'ait été perdue par les explorateurs suivants, européens ou américains. L'évêque de Tahiti, Monseigneur Tepano Jausen, la reçut en cadeau en 1871. Le bois de cette tablette n'est pas encore daté.

Le 5 avril 1722, jour de Pâques, le Hollandais Jacob Roggeveen recherche la Terre de Davis et tombe sur une terre fort différente, qu'il nomme "île de Pâques". Il note dans son journal de bord : *"L'île de Pâques ne pouvait pas être cette île sableuse (aperçue par Davis), petite et basse, car elle avait une circonférence comprise entre quinze et seize miles et possédait aux extrémités est et ouest, séparées par cinq miles environ, deux collines assez hautes, descendant graduellement. A la jonction de celles-ci avec la plaine, nous avons observé trois ou quatre petites élévations de terrain. Etant assez éloignés de l'île, nous avons constaté que la terre était brûlée et que la végétation était pauvre. Nous pensâmes qu'elle aurait pu être comparée, en effet, à une île 'sableuse'. Selon nos observations, il fut aisé de conclure qu'en dehors de cette île de Pâques, la Terre de Davis, but de notre expédition, devait se trouver plus à l'est et que les descriptions écrites et orales pouvaient aisément expliquer une erreur d'appréciation."* Roggeveen ne fournit aucun renseignement au sujet de l'écriture sur tablettes de bois et les pétroglyphes qu'il aurait pu observer sur les plates-formes cérémonielles.

Ce sont Philippe Gonzalez de Haedo en 1770, et bien plus tard le *paymaster* (commissaire de bord) William J. Thomson de la US Navy, en 1886, qui révèlent les écritures de l'île de Pâques. L'exploration de 1770 suscite de grandes interrogations car on découvre la signature, soit la toute première marque d'identité, des chefs politiques sur support papier. Thomson, lui, témoignera de la présence de nombreux pétroglyphes et provoquera le grand départ de chantiers de fouilles et de relevés par d'illustres archéologues, dont le Belge Henri Lavachery qui édita ses travaux en 1939. Voici quelques détails de l'expédition de 1770 qui, contrairement à la théorie de Stephen Fischer, alimentent l'hypothèse selon laquelle les Pascuans possédaient déjà une antique écriture. Le capitaine espa-



“Monsieur Don Joseph Bustillero,  
Ayant décidé de prendre possession, le matin  
du 20 courant, de cette dernière île que nous  
venons de découvrir;

Au nom de notre Catholique Monarque,  
Et après l’avoir nommée ‘Isla de San Carlos’,  
Vous devrez, afin de réaliser l’opération,  
mettre des chaloupes à la mer qui conduiront à  
terre les témoins de la cérémonie.

À cet effet, un détachement commandé par  
Don Buenaventura Morena, Capitaine de Ma-  
rine sera suivi par les Officiers dési-  
gnés ci-après :

Don Juan Nepo Muceno Morales, Don Fran-  
cisco Aguera, Sous-Officiers,

Don Joseph Morales et Don Pedro de Obre-  
gon, Commodores,

Don Antonio Romero et Don Pedro Freyrede  
Androdes, Maîtres d’Equipage,

Don Felix Camuñez et Don Francisco de Gue-  
bara, Chapelains.

Une division de marins armés, formera la  
garde qui accompagnera le détachement de  
manière à ce que l’événement se déroulat de  
manière officielle.

Vous conduirez la cérémonie sur la colline  
située près du point nord-est de l’île et plante-  
rez des croix sur les trois sommets des collines.  
Les croix seront ornées des couronnes et pla-  
cées dans l’alignement les unes des autres.  
Ceci devra être exécuté simultanément.

Après lecture de la Proclamation, vous don-  
nez l’ordre d’un triple salut par salves de  
mousquets et sept acclamations : ‘Longue vie  
au Roi !’.

Les chaloupes et la frégate répondront avec 21  
fusils.

Ensuite vous demanderez aux Commodores de  
vous fournir la Déclaration de tous ces actes.

Et afin de fournir des preuves, les signatures  
des chefs reconnus ou caciques, apposées se-  
lon leurs caractères propres, témoigneront de  
leur satisfaction générale, de leur consente-  
ment et de leur connaissance de la cession.

Ces instructions ayant été dûment exécutées,  
vous rejoindrez chaloupes et barques preste-  
ment. Lorsque tout le monde sera embarqué,  
tous devront rejoindre leurs navires respectifs.

Le 19 novembre 1770

Capitaine Phelipe Gonzalez de Haedo.”

pendant, un renseignement des officiers nous est  
utile : ils observent que des hommes, des dignitai-  
res, vivent isolés. On sait par les informateurs de  
Katherine Routledge (1914) que les maîtres en  
écritures vivaient isolés en raison du *mana* (pou-

voir, spirituel et surnaturel) ; les maîtres  
communiquent avec les ancêtres et, les profanes  
pouvant altérer leurs facultés, leur environnement  
était de ce fait entouré de tabous. Gonzalez de  
Haedo est un capitaine doué d’humanité. L’expé-  
dition se déroule le plus pacifiquement possible.  
Les Espagnols ne tuent personne, mais ils ne s’a-  
venturent pas très loin non plus à l’intérieur des  
terres. Ils tracent plusieurs relevés de l’île en par-  
tant de la côte mais n’observent aucun cratère de  
volcan, aucun pétroglyphe autour d’Orongo, ni  
même la carrière des moai, le Rano-Raraku qu’ils  
nomment *La Silla de San Carlos*, “le siège”, ou *La  
Campana*, “la cloche”. Le prestigieux site est donc  
observé d’assez loin. La prise de possession se  
fait de manière très protocolaire : le capitaine de-  
mande, dans une lettre datée du 19 novembre, que  
soient apposées, en signe d’assentiment, les signa-  
tures des chefs, selon leur propre écriture (*firmar  
con sus caracteres nativos*). Il n’aura ni inventé  
l’information, ni demandé la signature par des  
croix. En effet, lors de la signature de la déclara-  
tion de cession à la couronne d’Espagne, plusieurs  
caciques paraphent de manière particulière. Ce  
sera la preuve, datée du 20 novembre 1770,  
fournie par des Espagnols et confirmée par diffé-  
rents écrits des officiers, de l’aisance des natifs à  
comprendre de quoi il s’agit : un acte important si-  
gné bilatéralement par les chefs d’un peuple qui  
possède l’écriture, chefs coutumiers élevés au  
rang d’officiers du roi d’Espagne.

9

Les *ariki* (héritiers du rongorongo) présents sont  
plutôt des chefs politiques que des maîtres en écri-  
tures. Ils ne se risquent pas à recopier une écriture  
sacrée, taboue, le rongorongo des ancêtres de l’é-  
poque d’Hotu Matua (3). Ils démontrent leur satis-  
faction et apposent adroitement leur signe distinc-  
tif ou bien les pétroglyphes de leur domaine, que  
nous retrouvons aisément sur les relevés d’Henri  
Lavachery. C’est à cette occasion qu’apparaissent  
les premières signatures maori. Un style nouveau  
et non tabou d’écriture océanienne, sur support  
papier, avec un nouvel outil : la plume d’oie. Et cet  
événement aura lieu sur la plus isolée de toutes les  
îles du Pacifique : l’île de Pâques.

Autre événement important en linguistique : le  
premier petit lexique de la langue maori ancienne  
existe depuis 1770 ; il est élaboré par Francisco  
Antonio Aguerra Infanzon. Les prêtres sont pré-  
sents et appelés *maca-maca*. Dans les dictionnai-

(3) Hotu Matua est l’ancêtre par excellence. Il existe  
dans toute la Polynésie. L’orthographe est moderne.  
Son nom ancien, *Hoa-Tu-Matua*, signifie “notre ancêtre  
qui a navigué longtemps debout”.

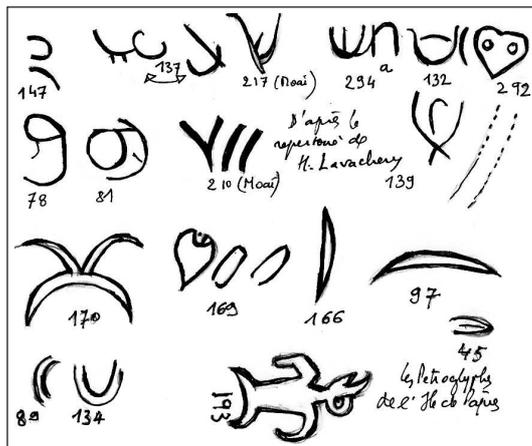


Figure 7. Croquis des pétroglyphes de l'île de Pâques, par l'auteur, d'après Henri Lavachery (1939).



Figure 8. Fac-similé des signatures des chefs maori en 1770, d'après une publication de la Société d'études anthropologiques de Londres, Volume 4, 1874. Le document et l'oiseau furent montrés verticalement. Le signe marqué d'un astérisque représente une pirogue avec voile, selon le Dr Cea Egaña de l'université de Coquimbo.

res du XX<sup>e</sup> siècle, ce mot désigne un pétroglyphe connu et tracé en divers sites, et leur dieu païen : *Make-Make*. Il est à noter que le journal de bord d'Aguerra Infanzon spécifie que Gonzalez de Haedo, levant l'ancre, va rechercher la fameuse île découverte par Roggeveen. Mais il ne la trouvera pas. Il ira explorer Chiloe, à l'entrée de la Patagonie.

James Cook, en 1774, et Lapérouse, en 1786, explorent et reconnaissent l'île découverte et nommée par Roggeveen. Ce sera la fin des contacts pacifiques et amicaux. L'écriture sur tablettes et bâtons de bois n'est toujours pas découverte. James Cook confirmera ce qu'avait observé Roggeveen : les natifs approchaient les vaisseaux avec de petites pirogues en très mauvais état. Mais il notera également qu'elles étaient "ornées de fi-

nes sculptures". Etant donné que toutes les pièces de bois de l'île servaient pour faire les pirogues, il se pourrait que des planches comportant une écriture ancienne aient été utilisées. A moins que ce n'ait été le contraire : la pirogue étant un objet sacré, ses bois auraient servi à l'écriture. Selon le Dr Alfredo Cea Egaña, de l'université de Coquimbo, spécialiste de la Polynésie et de l'archéologie marine, la grande tablette de Washington (figure 29), avec ses perforations servant à assembler les planches et passer les cordes, aurait été utilisée afin de réparer ou construire une pirogue (Cea Egaña, 1981). Les explorateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ne firent aucune description des pétroglyphes. Leurs écrits porteront sur les personnes, les statues, les maisons, l'écologie. Tous constatent qu'il n'y a plus d'arbres adultes.

### Le XIX<sup>e</sup>, siècle de violence.

Dès 1805, une goélette nord-américaine est responsable du rapt d'un groupe de Pascuans, vingt-deux hommes, femmes et enfants, afin de les utiliser comme main-d'œuvre forcée dans les îles Juan Fernandez. Certains sautent par-dessus bord et sont abattus à coups de fusil. A Rapa Nui, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, se produisent des guerres entre clans. Les luttes tribales achèvent les cérémonies autour de l'écriture qui engendraient une trêve. Car ces cérémonies étaient pacifiques et spirituelles. On peut dès lors considérer le témoignage de l'octogénaire Ramón te Haha, qui disait en 1914 à Katherine Routledge : "Notre mémoire sur les tablettes remonte au Moyen Age de l'île, aux périodes pacifiques entre les différentes tribus." Ramón te Haha avait cinquante-six ans sur les registres de mariage de 1886. Il était né aux environs de 1830. Du clan Miru, il était le neveu du roi Nga-Ara dont le nom signifiait "Droit chemin (*ara*) pour son peuple (*nga* : peuple, groupe)". Ce fut un roi sage, initié en écritures et descendant de Tuu Maheke, fils de Hotu Matua, "l'Ancêtre" porteur des tablettes. Ramón te Haha avait vécu durant le règne de Nga-Ara et assisté aux fêtes annuelles sur le rongorongo qui se déroulaient à Ana-kena. Des cérémonies avaient lieu également à la nouvelle lune et à la lune descendante autour du moai le plus ancien. Ramón fut témoin des guerres entre les Miru et les Ngaure. Le roi miru Nga-Ara fut fait prisonnier puis déchu ; il se réfugia chez sa fille à Tahai, dans la tribu des Marama, qui devint alors gardienne de certaines traditions sur le rongorongo.

Lorsque Nga-Ara meurt, les tablettes de bois royales, de dimensions plus importantes que les autres – cinq à six pieds, soit 150 à 180 cm, selon les informateurs de Routledge –, sont brûlées au cours de l'incinération. Son bâton, semble-t-il, est passé dans d'autres mains ; il porte des traces de fumée.



Figure 9. Le bâton de l'ariki Nga-Ara. Détail de l'objet appartenant au Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili.

Les tablettes de son fils Kaimakoi disparaissent également lors de l'incendie des maisons. Son fils Maurata et son serviteur et petit-fils Te Pito héritent de quelques tablettes très convoitées par Alexander Paea Salmon (4). Lorsque Maurata est fait prisonnier et se retrouve parmi les captifs pour le Pérou, Take, neveu de Nga-Ara, les conserve jalousement. Une affaire de famille. Vers la fin des années 1880, Take, de peur qu'on n'exporte ces objets sacrés ou qu'on ne les vende à des étrangers, les cache définitivement dans un trou recouvert d'herbe. Bien des histoires courent encore à Rapa Nui sur ces tablettes qui ont pourri dans l'humidité de la terre ou des grottes familiales. En fait, certaines d'entre elles sont à présent dans les musées, en très mauvais état, les xylophages les ayant attaquées. Les écoles rongorongo ont-elles continué au ralenti après la mort du roi Nga-Ara ? Il semblerait que oui : un homme fut le dernier témoin de la méthode de travail en sémantique enseignée dans ces écoles initiatiques de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Un *taua*, comme son nom l'indique. Metoro Taua-Ure-a-Toro fut désigné par les Pascuans de Tahiti comme seul capable de réciter l'écriture rongorongo. Il avait été l'élève de Gahou, Rei-Miro et Paouaa (Nga-hou, Rei-Miro et Paoa écrits selon l'orthographe actuelle). Ce Pascuan travaillait sur les plantations d'un colon nommé Brander, qui le "céda" à Monseigneur Tepano Jaussen afin d'élaborer la première banque de données polynésienne sur le rongorongo.

Après la violence des luttes tribales, l'expédition internationale de chasse d'esclaves dans le Pacifique – commanditée par des colons péruviens, les bateaux pirates étant péruviens, chiliens et espagnols – atteint Rapa Nui en novembre 1862. Elle ne dure que quelques mois mais, sur plus de 3000 personnes, 1407 Pascuans, hommes, femmes et enfants sont embarqués comme main-d'œuvre destinée au travail forcé. ("Travail forcé" est l'expression utilisée dans les contrats que signent d'une croix les natifs des îles. Le travail forcé est

considéré comme de l'esclavage.) Ce chiffre ne comprend pas les natifs qui sont abattus durant les derniers rapt. Après plusieurs interventions énergiques des autorités françaises et chiliennes (5), qui tentent d'arrêter immédiatement cette nouvelle forme d'esclavage, un rapatriement des Polynésiens est organisé à Callao (premier port du Pérou). Cent Pascuans sont rapatriés et quatre-vingt-cinq d'entre eux sont contaminés durant leur quarantaine à Callao, dans un local commercial désaffecté. Ils périssent durant le voyage. C'est dire dans quelles conditions ils ont été transportés. Les habitants du petit port de Caldera (troisième région du Chili, face à Rapa Nui) ont une autre version : des Pascuans valides sont débarqués afin d'être repris au retour et des pêcheurs chiliens les cachent. A Rapa Nui, des épidémies de petite vérole et de tuberculose se propagent à l'arrivée des survivants. Parmi les quinze rapatriés, il y a un *ariki* âgé de douze ans, Te Pito Gregorio, mais aucun maître en écriture ne revient. Nous connaissons leur identité grâce aux témoins et aux notes de Monseigneur Tepano Jaussen (1869) et de Katherine Routledge (1914). Gregorio, le dernier enfant-roi, meurt dans l'année qui suit.

Il ne reste plus qu'une poignée de ces anciens témoins des rituels consacrés aux écritures et quelques étudiants des écoles initiatiques. Est-ce à cette époque que se perd la connaissance quasi-totale du rongorongo ? Nous ne pouvons l'affirmer. Cela s'est peut-être produit bien avant. Mais ce sont les Rapanui eux-mêmes qui témoignèrent de la perte des rituels et des paroles sacrées. En conclusion, les écoles initiatiques approchant la linguistique selon l'enseignement des derniers Maori rongorongo s'arrêtèrent brusquement pour les raisons suivantes : d'une part guerres tribales, butins de guerre, si l'on se réfère aux tablettes brûlées, conservées dans différents musées ; d'autre part atteintes aux droits de l'homme, rapt opérés par des pirates et des esclavagistes mandatés par les autorités péruviennes. Ainsi, la petite lumière de la connaissance qui restait aux Rapanui s'éteignit, et ce pendant plus de 140 ans, durant lesquels nous, les chercheurs, avons fait preuve de bien peu de confiance : notre plus grosse faille résulta du

(4) Alexander Paea (dit Tati) Salmon est un métis anglo-tahitien qui va vivre à Rapa Nui après la mort de Brander et Dutrou-Bornier (voir chapitre "Les missions") ; il représente les héritiers de ceux-ci. Il sera traducteur lors du passage de Thomson en 1886 et de l'annexion de l'île au Chili en 1888.

(5) Victor Schoelcher fit voter en France l'abolition de l'esclavage sous la Deuxième République en 1848. Le Chili fut le premier pays abolitionniste, en 1811.

manque d'exploration de l'énorme banque de données polynésienne, fournie par Tepano Jausen (1870), William Thomson (1886) et Katherine Routledge (1914). Nous fûmes bien condescendants en ce domaine et, sans vérifier les dires, sans valider ne serait-ce que les plus importants témoignages, nous traçâmes des pistes bien tortueuses. Nous recherchions une pierre de Rosette, une lecture. Nous avons éloigné la proto-écriture rongorongo de sa qualité principale : la linguistique et la sémantique. Nous l'avons réduite à sa plus simple expression jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, car les Pascuans furent réputés totalement ignorants de leur écriture ancestrale. Une concaténation de conclusions hâtives qui perturbe et afflige les Polynésiens, tous ne pouvant faire le tri entre ce qui fut publié par les scientifiques et leur propre héritage ancestral, transmis par la tradition orale. Entre ce qui est tabou et ce qui constitue le patrimoine immatériel de l'Humanité. Heureusement, vers 1950, un recteur d'université allemand, passionné d'écritures, prit la chose très au sérieux. Il s'appelait Thomas Barthel. Lui seul comprit que certains initiés avaient fait ce tri difficile, ce devoir de mémoire, et que ces hommes furent isolés à la léproserie dès les années 30. Mais Barthel n'eut pas assez d'années devant lui pour se rendre compte que ces Rapanui, au cours de leurs ateliers initiatiques, analysaient la structure de leur écriture. Cette grande étude fut leur seul espace de liberté, avant de mourir dans d'atroces souffrances comme le dévoile un film plein de vérité : « L'Homme de Pâques » de Thomas Lavachery, ainsi que d'autres documents, comme les notes du Dr Campbell et les rapports des médecins de la marine chilienne. Mais ne sautons pas les étapes de l'histoire du rongorongo. L'une d'elles est primordiale : l'évangélisation.

### Les missions.

Le 3 janvier 1864 débarque à Rapa Nui un ouvrier mécanicien français, frère laïc de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus : Eugène Eyraud, natif de Saint-Bonnet en Champsaur dans le Dauphiné. C'est un premier contact qui prépare une future évangélisation. Il est le premier homme à constater que, dans chaque maison, les Pascuans suspendent des tablettes de bois couvertes de signes et il en informe ses supérieurs. Dès son retour à Valparaiso, dans une longue relation en date de décembre 1864, voici ce qu'il écrit au sujet de la proto-écriture : *“Dans toutes les cases on trouve des tablettes de bois ou des bâtons couverts de plusieurs espèces de caractères hiéroglyphiques ; ce sont des figures d'animaux inconnus dans l'île que les indigènes tracent au moyen de pierres tranchantes. Chaque figure a son nom ; mais le peu de cas qu'ils font de ces tablettes m'incline à penser que ces caractères, restes d'une écriture primitive,*

*sont pour eux maintenant un usage qu'ils conservent sans en rechercher le sens.”* Eugène Eyraud nous informe qu'en 1864, les natifs tracent encore le rongorongo avec l'obsidienne. Quelles seraient les tablettes ou les objets qui se trouvent dans les musées, recopiés à cette époque ? Nous n'avons aucune datation des bois, sauf pour la tablette de Saint-Pétersbourg et nous le regrettons bien. En revanche, nous observons que certains comportent bien un trou pour les suspendre. Le brave Français ne pense qu'à l'Évangile. Il ne se doute pas qu'il a découvert les traces de l'une des mémoires les plus anciennes de l'humanité : l'écriture. Il n'établit pas le lien entre la culture ancestrale et cette population qui souffre et qui lui en fait voir de toutes les couleurs. Il subit la vengeance des natifs car il est blanc de peau, comme les pirates qui ont enlevé et assassiné les leurs. Exemple de courage et d'obstination, il séjourne avec les îliens durant huit douloureux mois, puis un bateau de passage fait une halte pour prendre de ses nouvelles. Étant donné son état et malgré ses protestations, il est reconduit à Valparaiso. Il en profitera pour demander de l'aide afin de former une mission. Il estime la population de l'île à environ 1400 personnes. Son appel est entendu par ses supérieurs qui sont également informés de la découverte d'une écriture pascuane. Mais la nouvelle sera occultée durant quatre ans. Il était impensable à cette époque, pour les missionnaires et explorateurs du Pacifique, que ce peuple sauvage et isolé ait pu posséder une écriture.

Deux ans plus tard, la première mission catholique prend forme à Rapa Nui. Avec le frère Eugène Eyraud débarque, le 25 mars 1866, le père Hyppolite Roussel qui va évangéliser tout en élaborant un dictionnaire de la langue pascuane (Roussel, 1917). Le premier vrai dictionnaire. Un chef-d'œuvre car la langue ancienne n'est pas encore modifiée par des expressions dérivées du français, de l'anglais et du tahitien en pleine mouvance. En tant que linguiste et fort énergique, le père Roussel a une longueur d'avance et un bon contact avec les indigènes puisqu'il parle déjà le mangarévien. Il est accompagné de trois Polynésiens de Mangareva dans les îles Gambier. Sept mois plus tard, le 28 octobre, les pères Théodule Escolan et Gaspar Zumbohm s'embarquent à Tahiti à bord du voilier Tampico, appartenant à Onésime Dutrou-Bornier, commerçant français, associé de Brander, planteur à Tahiti. Dutrou-Bornier s'installe à Rapa Nui, avec l'idée d'acheter et d'exploiter des terres. En deux ans, cet aventurier change complètement d'attitude, s'autoproclame roi de Pâques, dominant les îliens, semant la discorde, introduisant des armes à feu : il mène la vie dure à la population et aux missionnaires qui, finalement, se retirent à Tahiti. Il se produit à cette époque de très graves épi-

démies de tuberculose et de petite vérole, maladies que propagent les rescapés du Pérou. Pour seulement les mois d'août et septembre 1868, on dénombre trente-sept morts. Le premier recensement du père Roussel donne le chiffre de 930 habitants. Le deuxième recensement, l'année suivante : 645 natifs et 5 Européens. C'est-à-dire plus de cinq cents décès entre 1864 et 1869. Qui songe, dans la tourmente, à l'étude du rongorongo ? Les natifs qui se battent pour survivre ne sont plus aidés que par les missionnaires ; malgré cela, ils vont se déchirer. C'est dans cette ambiance mêlée de prières et de luttes fratricides afin de s'approprier les récoltes d'autrui qu'une frégate anglaise s'approche de l'île et surprend les Rapanui avec son imposante voilure, ses cinquante et un canons et ses soixante-dix-sept mètres de long : le HMS Topaze. La frégate HMS Topaze appartient à la Royal Navy anglaise, commandée par le commodore Richard Ashmore Powel. Le vaisseau sillonne le Pacifique depuis 1866 et trouve l'île de Pâques sur sa route. A bord, son chirurgien, Linton Palmer, prend de nombreuses notes. Le Français Dutrou-Bornier, qui veut rénover son bateau, achète matériel et outils à l'intendant du Topaze et n'est pas en mesure de payer au moment du départ du navire. Il propose donc à la marine anglaise du troc avec les antiquités de l'île. Ainsi commencent les exportations d'œuvres d'art de grande valeur.

Une splendide statue au dos sculpté va être découverte et quitter définitivement l'île. En présence du Pascuan Torometi, du père Zumbohm et de Dutrou-Bornier, des recherches commencent afin de trouver un moai pouvant être hissé à bord. Ils découvrent le moai Hoa-haka-nana-ia, dans l'effon-



Figure 10. Le moai Hoa-haka-nana-ia, que l'on peut aujourd'hui admirer au British Museum.

drement d'une maison du site d'Orongo. A ses pieds, les os fracturés et calcinés d'un humain. La statue, une fois nettoyée de ses souillures de suie et de terre, est embarquée à bord du Topaze, ainsi qu'un second moai, plus petit. Hoa-haka-nana-ia se trouve à présent dans l'une des salles principales du British Museum, tournée en direction de Rapa Nui. Linton Palmer (Palmer, 1870) note que les habitants de Hanga Roa pleurent de désarroi et veulent embarquer avec leur moai Hoa-haka-nana-ia, décrit par les Rapanui comme la "briseuse de lames". Son nom signifie également "l'ancêtre caché" (Van Tilburg, 2006). Dans sa relation, Linton Palmer mentionne que des objets anciens sont en possession de membres de l'expédition. Les premiers objets gravés de rongorongo voyagent pour l'Angleterre dès cette période. Ce sont les documents historiques et les inventaires des musées qui en feront état quelques années plus tard. Selon les recherches des Belges Albert Van Hooebeek (Van Hooebeek, 1979), Jean Bianco et François Dederen, ces objets furent proposés au Dr Forbes, administrateur du musée de Liverpool. "Palmer, déclara-t-il lors de la conférence de Katherine Routledge du 20 novembre 1916, avait une collection plus importante que quiconque de tablettes incisées." Le compte rendu de la conférence parut dans le *Geographic Journal* n° V de mai 1917. De ce fait, en Angleterre, deux pectoraux *rei-miro* (*rei* : "pectoral" et *miro* : "bois") vont un jour refaire surface (figures 14, page 16 et 24, page 18).

13

A Rapa Nui, le 23 août 1868, victime d'une nouvelle épidémie de tuberculose, le frère Eugène Eyraud s'éteint. Peu avant sa mort, il demande au père Roussel : "Reste-t-il des païens ?" Le père Roussel le rassure : "Aucun, je viens de baptiser le dernier." Le frère Eugène Eyraud quitte ce monde en emportant le secret des tablettes et de l'écriture rongorongo, sans mentionner leur découverte aux pères de la mission. Parmi ces hommes baptisés, un ancien élève des écoles initiatiques a été embarqué pour Tahiti : Metoro Taua-Ure. Il part au service de Brander, l'associé de Dutrou-Bornier. Il reste à Rapa Nui seulement quelques survivants de l'ancienne époque du rongorongo :

- Daniel Ure-Vae-Iko, un témoin au fort caractère, ancien maître de cérémonies du roi Nga-Ara qui, durant des années (depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'il était né en 1803), avait mémorisé quelques récits des maîtres et des élèves du rongorongo.
- Kaituoe, neveu du roi Nga-Ara, de la même époque et du même profil qu'Ure-Vae-Iko. Daniel et Kaituoe seront sollicités par Thomson en 1886.
- Tea-Tea, né au début du siècle. Il initia son petit-fils Tomenika Vaka-Pate (rencontré par Kathe-

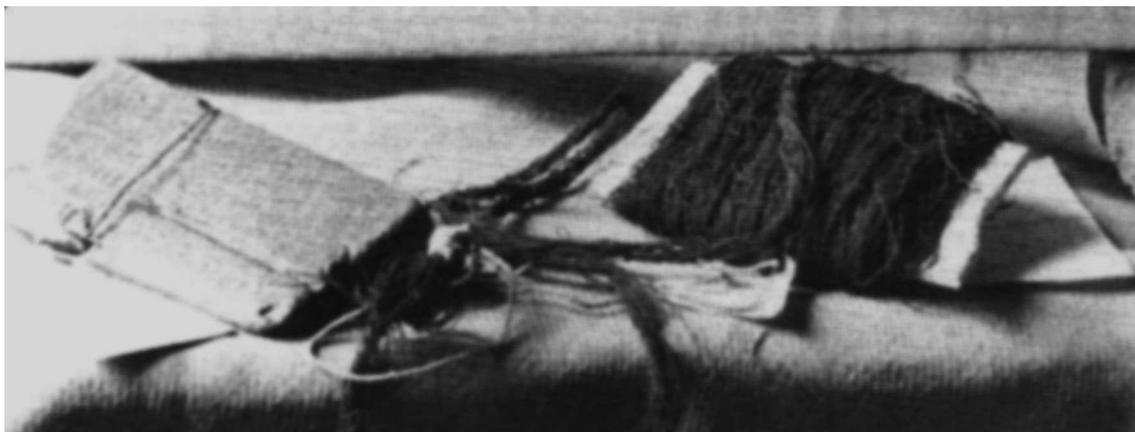


Figure 11. *l'Echancrée, la première tablette réceptionnée par Monseigneur Jaussen, et la corde de cheveux qui l'enveloppait.*

rine Routledge en 1914, soit cinquante ans plus tard, peu avant sa mort à la léproserie).

- Partemone Te Haha (Ramón), né en 1830, qui contera à la scientifique britannique des anecdotes sur l'histoire du roi Nga-Ara, sur des rituels à Ana-kena et sur la destruction des tablettes.

14

Malheureusement, c'est à partir de cette époque d'évangélisation, entre 1868 et 1871, que les quelques objets restant de l'écriture ancienne deviennent interdits aux Pascuans : ces récitations païennes auraient été dangereuses pour leur âme et l'ancienne écriture perd son caractère sacré. Les natifs utilisent les tablettes comme morceaux de bois utiles pour allumer le feu par frottement, pour l'attiser, ou comme dérouleur de lignes à pêcher. Ils les sectionnent grossièrement. Un désastre. Un petit groupe du clan des Marama de Hanga-roa réagit en conséquence (6). Certains savent que l'autorité ecclésiastique est à Tahiti. Il y a un chef là-bas, le *maori rongorongo* des pères missionnaires, car il sait lire et écrire, aussi bien que le père Roussel. Et le père Zumbohm va aller lui rendre visite. Les Pascuans veulent envoyer à leur supérieur, *proche de Dieu*, un témoignage de l'époque lumineuse de Mata ki te rangi. Un *kohau ki iri ki te Atua*. C'est ainsi qu'ils le nommèrent devant les missionnaires. Un objet religieux car le *kohau* est le bois et Dieu se dit *Atua*. Un objet de bois pour communiquer avec Dieu. (De ce fait, le rongorongo tombe sous la loi de protection des peuples indigènes : c'est un objet de spiritualité et de tradition orale, l'image de cet objet devant revenir au peuple d'origine.)

### **Le don d'écriture.**

1869 : le père Zumbohm se rend à Tahiti pour rendre compte de sa mission et ramener du matériel. Monseigneur Tepano Jaussen, vicaire aposto-

lique de Tahiti, reçoit de la part des Pascuans un cadeau étrange : un morceau de bois entouré d'une tresse de cheveux. On a longtemps écrit que le cadeau était la corde de cheveux. (D'après les mémoires du père Zumbohm, en effet, le cadeau était une corde de cheveux.) Inconcevable ! Comment une corde de cheveux, objet qui a, certes, son utilité chez les Maori (pêche, réparation des planches des pirogues), peut-elle être pour eux un objet religieux ? Le cadeau fut un objet de spiritualité, il n'y a pas l'ombre d'un doute : l'écriture ancestrale.

En recevant l'objet, Monseigneur Tepano Jaussen déroule les quelques dizaines de mètres de corde et découvre alors une tablette écrite, une "page d'écriture avec des signes gravés en boustrophédon", dit-il (7). Il prend immédiatement conscience que, dans cette île tant isolée et tourmentée, parmi ces "sauvages et cruels Maori" (car il les considère ainsi), il y a bel et bien la trace d'une civilisation qui possède une écriture. Il demande au père de lui envoyer toutes les "pièces à conviction" qu'on pourrait y rencontrer dans le futur car il apprend que ces objets désormais "alimentent

(6) Selon le témoignage de ses petits-enfants, c'est la famille de Nicolas Pakarati, de son nom ancien Ure-Po-Tahi a te Pihî a Pu Reva-reva, qui détenait cet objet grossièrement sectionné et utilisé comme un bois ordinaire. Et respectueux du souhait du vieux maître rongorongo Ko Pihî Ure Oho, qui vivait isolé en Vaihu et de la mère de Nicolas Pakarati, l'initiée Ko te Oho a Neru, ils envoyèrent l'objet à l'évêque Tepano Jaussen.

(7) Boustrophédon : écriture primitive (grecque et turque) dont les lignes vont de droite à gauche et de gauche à droite ; en vis-à-vis pour le rongorongo (Océanie), à la manière des sillons des bœufs dans un champ labouré.

les feux des foyers rapanui”. Dès lors, le prélat va considérer l’ethnie maori tout à fait différemment et son profond attachement pour les Polynésiens va durer jusqu’à sa mort. Ses recherches et ses écrits en sont le témoignage. L’évêque demande auprès des missions d’Océanie si une semblable écriture existe ailleurs : on lui répond qu’à Batavia on trouve des pétroglyphes semblables. Je n’en ai encore recensé aucun, mais ne perds pas espoir. Les missionnaires, ainsi que Dutrou-Bornier, trouvent quelques belles tablettes détenues principalement par la tribu Hotu Iti. Dès le retour du père Zumbohm, le bruit se répand qu’elles ont de la valeur. Donc excellentes pour le troc ! Et un premier objet ancestral, un bâton de maître précisément, sera troqué.

En 1870, la corvette chilienne O’Higgins passe par Rapa Nui. Le père Hippolyte Roussel remet à son capitaine José Anacleto Goñi Prieto et au capitaine Gana (Goñi, 1875), responsable scientifique de l’expédition, trois tablettes et non deux comme il est souvent mentionné : “L’une d’elles, destinée à la France, fut réclamée par Monseigneur Tepano Jausen”, relate le capitaine Anacleto Goñi Prieto à son ministre de tutelle. Mais la guerre éclate entre la Prusse et le Second Empire. Elle durera un an. Deux tablettes rongorongo sont conservées par la marine chilienne puis offertes au Museo Nacional de Santiago du Chili. La troisième ne parvient pas à destination. Des bruits courent qu’elle se trouve encore à Valparaiso ou qu’elle arriva à Londres. Ce ne sont que suppositions. Historiquement, nous avons perdu sa trace.



Figure 12. La petite tablette de Santiago.



Figure 13. La grande tablette de Santiago.

Au cours de la visite des Chiliens, Dutrou-Bornier fait du troc avec des œuvres d’art dont le superbe bâton de Maori rongorongo, cité précédemment. Malheureusement, dans le matériel qu’il se procure, sous prétexte que les Rapanui lui causent des

ennuis, il y a de la poudre à canon. Durant les mois qui suivent, Dutrou-Bornier se sent puissant avec son nouvel arsenal. Ses partisans pillent villages et champs. Les victimes ripostent : la guerre tribale recommence, mais cette fois-ci avec des armes à feu et des coups de canon. Pris de folie, le Français tire plusieurs fois sur le père Roussel et finit par tuer un Pascuan. Les missionnaires décident de retourner à Tahiti via les îles Gambier.

Fin 1870, le bateau de guerre anglais Chanticleer fait une halte à Rapa Nui. C’est durant son trajet pour le Pérou qu’a lieu le premier rapatriement. Le père Zumbohm s’en retourne définitivement à Callao : il est malade et les luttes tribales ont miné son moral. A la mission, il reste encore le père Roussel et le frère Théodule Escolan. Avant son départ, le père Zumbohm essaye d’acheter une tablette royale à un Pascuan. Elle mesure plus d’un mètre trente. Elle est détruite sous ses yeux. Est-ce un fragment de cette tablette qui fut en possession de l’évêque de Tahiti, puis du professeur Stephen-Chauvet ? (En 1886, Monseigneur Tepano Jausen détenait bien ce fragment : Thomson note que l’évêque avait sept tablettes en sa possession.)

En 1870, un *rei-miro* est présenté au British Museum de Londres. Il est offert par le Dr Comrie. Le marin d’un bateau qui aurait visité Rapa Nui le lui aurait cédé. Or, les deux bateaux anglais qui ont voyagé à Rapa Nui sont celui de Linton Palmer, le *Topaze* en 1868, et le bateau de guerre Chanticleer, fin 1770. Ce *rei-miro* comporte deux signes gravés (figure 14).

Le 4 avril 1871, les pères Roussel et Théodule Escolan quittent l’île de Pâques pour rejoindre Mangareva. Les Rapanui regroupés dans la baie essaient d’embarquer avec les missionnaires mais Dutrou-Bornier s’y oppose par les armes : il ne veut, en aucun cas, rester sur l’île sans travailleurs ; 175 natifs demeurent à la merci de cet aventurier. Le père Roussel promet qu’il va revenir régulièrement à Rapa Nui et n’abandonnera pas complètement les îliens. C’est au cours du voyage de rapatriement que des objets gravés d’écriture ancienne sont envoyés à l’évêque de Tahiti. Il réceptionne quatre tablettes et un bâton de *taua* (chamane, prêtre, sage) fabriqué dans une rame européenne coupée en deux, entièrement couverte de graphèmes. Dès qu’il est en possession de ces objets, l’évêque commence à élaborer un répertoire de signes rongorongo d’après les récitations du Pascuan nommé Metoro Taua-Ure a Toro. Metoro est le dernier témoin vivant des écoles initiatiques. Il ne prétend pas faire une lecture des tablettes. Il explique parfois ou bien donne une description physique des signes et les possibles expressions pouvant en découler. Parfois il laisse

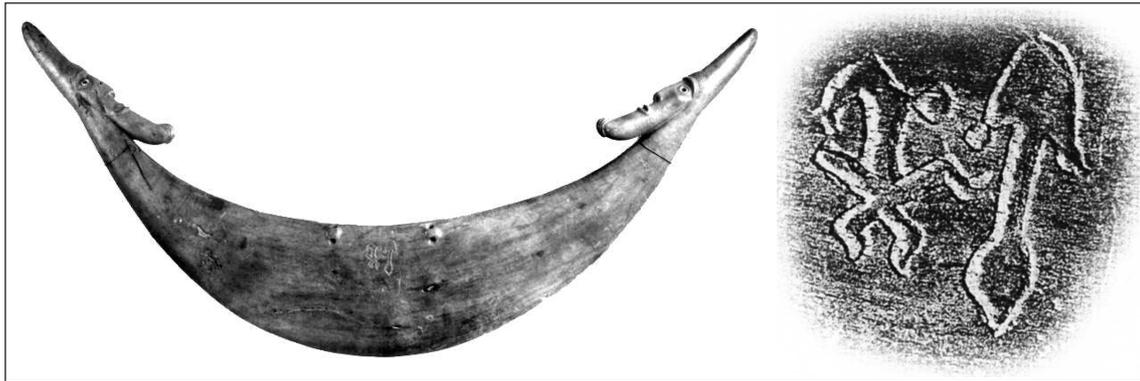


Figure 14. Le premier rei-miro du British Museum et les deux signes qui y sont gravés.

16

libre cours à sa fantaisie, transposant le symbole dans son mental. Il est doué d'une bonne mémoire. Avec l'aide du Pascuan, Monseigneur Tepano Jausen relève et note toutes ses récitations devant chacune des tablettes, mot à mot, minutieusement, et élabore ce fameux "répertoire des signes boustrophédon des bois d'hibiscus intelligents", qui sera considéré comme inutilisable par les linguistes durant plus d'un siècle. Il est en effet parsemé d'erreurs, mais le travail de l'évêque en amont de ce répertoire est bien précieux. Vers les années 1935-40, autour du lépreux Arturo Te-Ao, les charpentiers Juan Araki, Matteo et Gabriel Veri-Veri constituent un atelier de corrections et de compléments du répertoire de l'évêque. La banque de données de Monseigneur Tepano Jausen est une banque de données polynésienne situant les connaissances des Rapanui sur le rongorongo avant 1869. L'évêque prend des photos des tablettes et des moulages et les envoie dans toutes les contrées de l'Océanie, ainsi que dans les académies d'Europe.

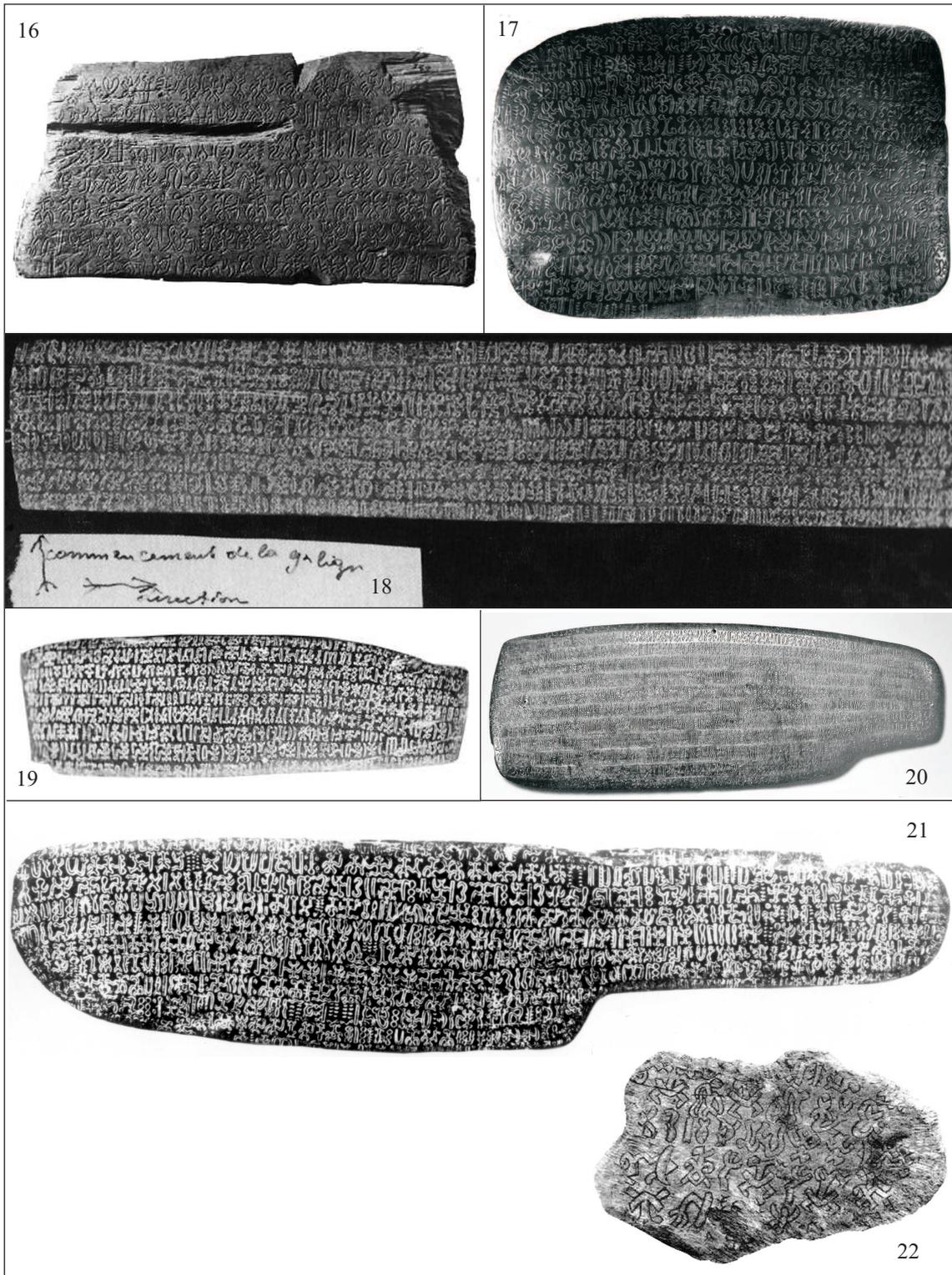
En juillet 1871, le navire de guerre russe Vithiaz sillonne le Pacifique. Durant sa relâche à Tahiti, le scientifique Miklukho Maklai rend une visite de courtoisie à l'évêque qui lui parle avec enthousiasme de l'écriture découverte sur l'île de Pâques. Une des plus belles pièces qu'il vient de recevoir est offerte à l'anthropologue (figure 21). Ce dernier aura la chance d'en trouver une autre, probablement à Mangareva où sont réfugiés le père Roussel et une colonie d'émigrés pascuans. A moins que ce ne soit à Rapa Nui, car il passera deux heures sur l'île. Cette deuxième tablette est la seule qui fut analysée et datée (figure 15). Il en est question en page 6 de ce numéro.

Le 3 janvier 1872, le contre-amiral François-Théodore de Lappelin, commandant la frégate française La Flore, visite l'île avec à son bord l'as-



Figure 15. La petite tablette de Saint-Petersbourg.

pirant Julien Viaud qui sera un précieux témoin de l'époque. L'aspirant, Pierre Loti de son nom d'auteur, adresse des lettres à sa sœur et un mémoire sur le séjour, tout en fournissant d'admirables croquis. Le 6 janvier 1872, il note ceci : "Le soir à bord j'ai entre les mains, pour la première fois, une des tablettes hiéroglyphiques de Rapa Nui, que le commandant possède et m'a confiée, un de ces bois qui parlent, ainsi que les Maori les appellent. Elle est en forme de carré allongé, aux angles arrondis ; elle a dû être polie par quelque moyen primitif, sans doute par le frottement d'un silex ; le bois rapporté on ne sait d'où est extrêmement vieux et desséché. Oh ! La troublante et mystérieuse petite planche, dont les secrets à présent demeureront à jamais impénétrables ! Sur plusieurs rangs, des caractères gravés s'y alignent ; comme ceux d'Egypte, ils figurent des hommes, des animaux, des objets ; on y reconnaît des personnages assis ou debout, des poissons, des tortues, des lances. Ils éternisent ce langage sacré, inintelligible pour les autres hommes, que les grands chefs parlaient, lors des conseils tenus dans les cavernes. Ils avaient un sens ésotérique ; ils signifiaient des choses profondes et cachées, que seuls pouvaient comprendre les rois et les prêtres initiés." Le 7 janvier 1872, Julien Viaud continue son journal et note les événements. Cet écrit nous intrigue tous : l'amiral détient une tablette et cela se passe à Rapa Nui. L'objet a la forme d'un carré long : ce n'est pas la Mamari



17

Les sept objets en possession de monseigneur Tepano Jausen entre 1869 et 1886 (Thomson, 1981). Leurs références et descriptions complètes figurent dans l'« Inventaire des objets rongorongo », plus loin dans ce numéro. Figure 16 : l'Echancrée ; figure 17 : la Mamari ; figure 18 : la rame ou Tahua (les notes du prélat signalent le sens de lecture du Pascuan Metoro) ; figure 19 : la Keiti ; figure 20 : la Aruku-Kurenga ; figure 21 : la tablette offerte au navire russe Vithiaz ; figure 22 : un fragment de tablette offert en 1872, devenu plus tard la propriété du Dr Stephen-Chauvet.

dont les dimensions sont de 29 x 19,5 cm. La Flore, quittant Rapa Nui, continue sur les îles Marquises (du 19 au 24 janvier) et séjourne à Tahiti du 29 janvier au 23 mars. Monseigneur Jausen est longuement visité et consulté. Il présente aux marins français ses tablettes et son cahier, ses écrits sur les chants de Metoro. Julien Viaud note cela et fait un calque au crayon de la Mamari. F.T. de Lapelin semble posséder une autre tablette qu'il n'a pas montrée à monseigneur Jausen. Ce dernier l'aurait relevée ou mentionnée dans ses archives. Or, il a écrit le contraire : "Les deux navires de guerre Le Seignelay et La Flore n'ont recueilli aucune tablette." La tablette du contre-amiral, si elle a existé, sera sans doute découverte un jour. Il est décédé en 1888.

Un autre cadeau est réceptionné par Monseigneur Tepano Jausen : un fragment de tablette (figure 22). Le père Ildefonse Alezard, de la congrégation des SS. CC. de Picpus administrant les archives du prélat, le remet au professeur Stephen-Chauvet en 1930. Nous ne savons pas qui l'a convoyé ou qui l'a offert à l'évêque de Tahiti, lequel n'en a jamais parlé dans ses mémoires.

Mai 1873. Un contrat de vente est rédigé au profit de Dutrou-Bornier qui s'est autoproclamé "roi de Pâques". Ko-Reta Pu-Akurenga, sa compagne, étant nièce du roi Nga-Ara, s'est donnée le titre de "reine de l'île de Pâques". Le colon français s'approprie ainsi, par des manœuvres frauduleuses, différentes terres. Trois ans plus tard, Dutrou-Bornier sera assassiné par les Pascuans. Outre ses précédents actes de forfaiture, il séquestrait petites filles et adolescentes. On voulut supprimer les enfants de Dutrou-Bornier et de Ko-Reta, mais un groupe de natifs s'y opposa. Le représentant des héritiers de Dutrou-Bornier et de Brander sera le métis anglo-tahitien, Alexander Paea (dit Tati) Salmon, qui va jouer un rôle confus. Tout d'abord par devant les tribunaux de Tahiti pour la question des terres et des droits de propriété des héritiers, ensuite par devant un officier de marine américain, le *paymaster* William J. Thomson, qui visita Rapa Nui en 1886. Il traduisit en anglais les chants d'Ure-Vae-Iko devant les tablettes de la manière la plus fantaisiste possible. Tati Salmon réussit à se procurer des objets rongorongo en mauvais état mais authentiques. Pour résister à la tentation de les lui vendre, Nicolas Take, du clan Miru, cacha les siennes sous terre. Tati Salmon réagit en conséquence : il fit sculpter des tablettes modernes avec une nouvelle écriture (figure 23) ou des objets en forme de poisson...

Décembre 1873, Londres : les premiers courriers de Monseigneur Tepano Jausen sur l'écriture rongorongo de l'île de Pâques sont commentés par les scientifiques du Royal Anthropological Institute of



Figure 23. L'un des objets que fit sculpter Salmon eut une belle destinée : il intégra les collections du musée national de Washington.

London. Durant la conférence, on montre la déclaration de cession de l'île San Carlos à la couronne d'Espagne et copie des documents de Gonzalez de Haedo avec les fac-similés des signatures apposées par les chefs maori en la circonstance. Il est fait état également des signatures des chefs maori de Nouvelle-Zélande, lors du traité de Waitangi en 1840. Une écriture existe bien en Océanie aux yeux de tous les scientifiques de la vieille Europe. La publication a lieu en 1874, dans le troisième volume édité par le Royal Anthropological Institute. De ce fait, les objets gravés de rongorongo vont prendre de la valeur ! Le Dr Simpson, qui administre la Christy Collection, remet en 1875 un pectoral *rei-miro* au British Museum de Londres (figure 24). Nous ne connaissons pas sa provenance, antérieurement à cet acte. Le Suédois Stolpe fait une première étude de l'objet en 1883.



Figure 24. Détail de l'écriture du deuxième *rei-miro* du British Museum.

En 1877, Alphonse Pinard, qui voyage à bord du bateau de guerre français Seignelay, reste suffisamment longtemps parmi les natifs pour faire un recensement : cent onze habitants. La population pascuane court le risque de disparaître à jamais, tout comme celle des terres lointaines de Patagonie. A Rapa Nui, la culture polynésienne ancestrale est à l'agonie. Les Rapanui luttent pour survivre.

Pendant ce temps, à Londres, au cours de l'exposition "Loan Exhibition Prehistoric Antiquities and Ethnography" de 1880, on peut observer des objets en provenance de l'île de Pâques. Le catalogue

existe encore dans les archives royales. La pièce 499 porte les informations suivantes : “moulages et photos de tablettes de bois gravées d’écritures hiéroglyphiques à la signification inconnue”. Linton Palmer a offert au musée de Liverpool, entre 1877 et 1882, différents objets et photos, rapportés de son voyage de 1868 à Rapa Nui sur le HMS Topaze. Des objets de l’île de Pâques enregistrés en 1882 dans le catalogue du Meyer Museum (détruit par une bombe en 1942) sous les n<sup>os</sup> 701-703 sont les suivants : pelote et corde à pêcher, cheveux humains tressés par les autochtones, parchemins d’inscriptions orientales. Nous apprenons par cet enregistrement qu’en 1868, les Pascuans dessinaient également sur des feuilles de *tapa*, tiré du *Brussonetia papyrifera*. Actuellement, nous ne connaissons dans ce genre que la cape du roi Atamu te Kena, mais elle est ornée d’oiseaux proches des pétroglyphes. De plus, elle n’a jamais quitté Rapa Nui. Il se peut que les parchemins aient été des feuilles de bananier séchées ou des feuilles de *ti* (*Cordyline fruticosa*, famille des Agavacées) ; dans ce cas oui, le rongorongongo sur ces feuilles séchées provenait des écoles initiatiques. C’était un exercice de dextérité, avant de sculpter sur le bois.



Figure 25. La cape du roi Atamu te Kena.

Du 19 au 23 septembre 1882, la canonnière allemande SMS Hyäne mouille à Rapa Nui et le capitaine Wilhelm Geissler réalise des relevés archéologiques et ethnographiques. Il rapporte dans sa cargaison une grande quantité d’objets destinés au Musée de l’Homme de Berlin. Y a-t-il des objets rongorongongo ? Probablement. Car en 1883, von Schlubach, consul d’Allemagne à Valparaiso, reçoit un bâton en forme de boomerang couvert de signes rongorongongo (figure 26) et le remet au Museum für Völkerkunde de Berlin en 1886, selon un

courrier signé de sa main. Il est également probable que le consul ait obtenu ces objets de l’oncle de son épouse tahitienne : Alexander Tati Salmon.

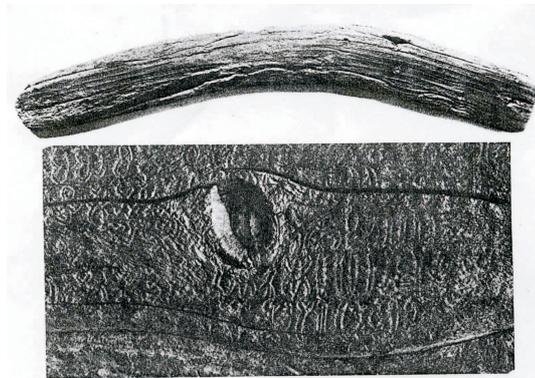
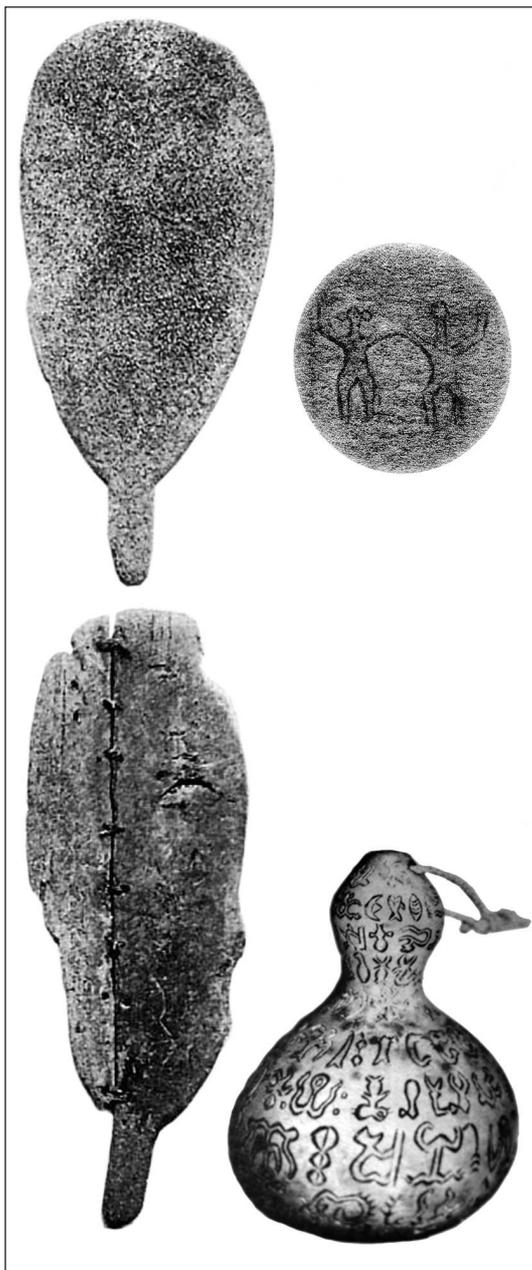


Figure 26. Une des rares photos du boomerang du Museum für Völkerkunde de Berlin.

A Tahiti, Monseigneur Tepano Jaussen prend sa retraite en 1884. Monseigneur Verdier le remplace. L’évêque, durant les dernières années de sa vie (il meurt en 1891), se consacre à la rédaction de ses mémoires, un traité d’ethnographie sur l’empire maori, précis et très utile aujourd’hui, ainsi que des dictionnaires. Comment Monseigneur Tepano Jaussen jugea-t-il son propre répertoire des signes boustrophédon ? En 1886, le prélat écrit : “*Si je donnais le texte entier avec la traduction exacte et les signes, mon travail aurait 225 pages que personne ne consentirait à lire. Au moment de commencer un travail des plus fastidieux, pauvre en signes, pauvre peut-être en résultats, j’insère ici une réflexion de M. Jacquet (Jacquet, 1885) : ‘Un alphabet est toujours de peu d’intérêt, surtout quand la langue qu’il représente ne possède point de littérature’ ; il faut cependant recueillir ces petites choses pour commencer l’étude des grandes, pour donner un jour quelques faits de plus à l’ethnographie. Ces minuties sont même précieuses, quand elles viennent de cette seconde Asie [c’est ainsi que l’on nommait les îles d’Océanie à l’époque, NdA], si peu connues, où tant de races humaines se sont mêlées et ne se conservent plus que dans quelques individus.*” Monseigneur Tepano Jaussen avait ses états d’âme au sujet de son répertoire, qu’il ne livra pas de son vivant. Il nous laissa finalement “ces petites choses pour commencer l’étude des grandes” et Monseigneur Verdier fut le premier à les trouver bien peu dignes d’intérêt. Mais Thomas Barthel publia toute la banque de données en 1958, avec les caractéristiques de chaque tablette. Actuellement, l’auteure et le groupe rongorongongo du CEIPP étudient en profondeur cette banque de données.



Figures 27 et 28. Les objets inscrits récoltés par Thomson en 1886. En haut : une rame en os de baleine et détail du couple gravé se tenant par la main. En bas : une rame en bois et unealebasse.

1886. Des échanges ont lieu entre les évêques de Tahiti et de Valparaiso afin d'envisager un protectorat de l'île de Pâques par le Chili, plus proche de cette terre dont les habitants ont tant souffert. Cette même année, la corvette chilienne Paloma visite Rapa Nui. Sa mission comporte l'évaluation et l'incorporation possible de l'île comme terri-

toire chilien. Le projet d'ouverture du canal de Panama encourage l'opération du point de vue économique, son percement ayant débuté en 1881. L'évaluation sera positive mais il faudra racheter les terres qui appartiennent aux héritiers de Dutrou-Bornier et de son associé Brander, ainsi qu'à la mission catholique.

Le navire Mohican en provenance des USA, avec Thomson aux commandes de l'expédition scientifique, après une rencontre avec Tepano Jaussen à Tahiti, visite l'île le 19 décembre 1886 et y séjourne dix jours. Thomson retourne aux Etats-Unis avec deux tablettes rongorongo indiquées par Salmon et cédées par un Pascuan qui les avait trouvées cachées dans un ahu de Tahai. Elles ont donc appartenu, en dernier ressort, à un membre du clan Marama, ami des Miru. Thomson emporte également deux rames : l'une en os de baleine et l'autre de bois cousu, ainsi qu'unealebasse recouverte de quelques signes. La rame en os de baleine – *timo ika* (8) – présente, gravé, un couple se tenant par la main. La rame de bois porte des signes représentant des poissons selon les relevés du Dr Alfredo Cea Egaña. Lalebasse aurait disparu. Evidemment, Thomson recherche un lecteur des tablettes. On lui indique un octogénaire : Ure-Vae-Iko, qui fut le maître des cérémonies du roi Nga-Ara. Après un refus catégorique, l'ancien finit par accepter et restitue, devant des photos de tablettes qu'il reconnaît ou devant les objets achetés par le commodore, différents chants, notés phonétiquement, bien mal interprétés et très mal traduits par Alexander Tati Salmon. Un autre ancien, Kaituoe (écrit "Kaitae" dans Thomson), contemporain d'Ure-Vae-Iko, récitera de la même manière. A partir de cette époque, les erreurs sur l'interprétation de ces chants se succèdent durant plus d'un siècle, de 1886 à 2004 (9). Ces chants sont d'une richesse incroyable, surtout

(8) *Timo* : toute sorte de signes, chamane ; *ika* : poisson (baleine en l'occurrence) ou famille Ika.

(9) Le chant *Atua mata riri* d'Ure-Vae-Iko devant la tablette du même nom, interprété par ses prédécesseurs comme un chant de la création, sans avoir été étudié au préalable, permit à Steven Fischer (Fischer, 1997) de développer la théorie d'un rapprochement entre le chant et les symboles, compris par l'auteur comme phalliques, visibles sur le bâton de Santiago (Albuquerque, 1997). J'ai développé d'autres hypothèses durant le congrès de 2004, à Reñaca : Ure-Vae-Iko commence par un chant de la création qui comporte une trentaine de termes botaniques puis l'ancien continue en donnant une description physique et sémantique des signes de la tablette, en observant soit l'objet, soit la photo. Ma conférence se trouve sur [www.rongo-rongo.com](http://www.rongo-rongo.com) et au chapitre IV "Dieu en colère, me voit".



Figure 29. La grande tablette de Washington (avec un détail en-dessous). La petite tablette est visible en page 55.

le chant de la création *Atua mata riri* devant la petite tablette de Washington. Car Ure-Vae-Iko, avant de demander la clémence de Dieu, récite la création des arbres et des plantes avec une grande quantité de termes botaniques reconnus, mais il décrit également différentes sections du recto de la tablette. C'est donc une autre banque de données polynésienne que nous devons absolument considérer et restructurer. Chez Thomson, les tablettes reçurent des noms correspondant aux chants d'Ure-Vae-Iko. Ces informations sont toujours véhiculées en tant que tentative de décryptage deux siècles plus tard, et ce sans aucune étude préalable. Et pourtant, nous avons eu suffisamment de temps. L'item R ou petite de Washington, se nommerait selon Thomson "Dieu me regarde en colère : *Atua mata riri*", alors que les tablettes destinées à Monseigneur Tepano Jaussen reçurent les noms de leurs derniers propriétaires de la tribu Hotu Iti. Pour les chercheurs, les tablettes sont répertoriées en items de A à Z. Les noms qui leur furent attribués ne sont que des indications historiques ou descriptives de leur forme ou de ceux qui les possédaient.

### Le retour à une écriture symbolique.

Après le passage de Thomson qui rafle les derniers objets ancestraux et les paye assez cher selon son rapport (Thomson, 1891), plus aucune tablette ne se trouve dans les familles pascuanes, ce qui les empêche de réaliser des études et de reprendre les récits en sémantique. (La sémantique est l'étude générale des relations entre les signes et leurs référents. Un signe rongorongo ou signifiant = un ou plusieurs signifiés ou significations). Toutes les traces de l'écriture ancestrale sont détruites par des pratiques profanes, partent à l'étranger ou se trouvent cachées sous terre. Les écoles initiatiques ne sont plus qu'un lointain souvenir. Ure-Vae-Iko et Kaituoe sont les derniers témoins. Cette réalité est confirmée par un chant ancien de la tradition orale datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : *Timo te*

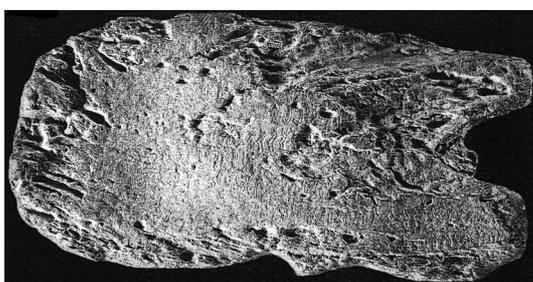
*ako-ako*, "la grande récitation des signes". Ce chant nostalgique est appelé *rongorongo tau* (*tau* veut dire chanté durant les fêtes annuelles ; *tau* : annuel). Il accompagne de nouvelles tablettes portant des symboles représentatifs de la nature et évoque les ancêtres et le retour de Timo, le regretté lecteur des signes. A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Rapanui passent de la copie de leur écriture ancestrale structurée doublement taboue (en raison des interdits prononcés par les maîtres en écriture et les missionnaires) à une écriture libre, représentative de la nature ou du logo des chefs de famille.

L'adoption de la religion chrétienne, l'annexion de l'île au Chili, la venue de bateaux avec des scientifiques, le troc, la mort des anciens provoquent des bouleversements culturels ayant fatalement des répercussions sur la proto-écriture ancestrale. Elle passera d'une structure morphologique hermétique à une structure symbolique simplifiée, comme des lignes, des arbres stylisés, des oiseaux, des poissons. Un retour à la case départ ! Ces écritures ne sont pas la preuve d'une décadence ou d'une falsification : elles signifient, soit la création d'un objet de troc ou d'artisanat, soit la création d'un objet de famille écrit, car les Pascuans sont attachés à l'écriture, qu'elle soit sur les pierres, sur le bois, sur *tapa* ou os de baleine. Quelques collègues lui attribuent le qualificatif de "douteuses, décadentes ou *mama*", ce qui ne veut rien dire car le terme *mama* signifie mollusque ou appât pour pêcher. Chacune des tablettes a son histoire. La vérité est que les Rapanui n'avaient plus leurs signes rongorongo sacrés et anciens. Ces tablettes sont la preuve de ce manque. En 1886 partent les dernières tablettes. Et puis plus rien, dans cette île isolée du Pacifique. Le rongorongo désacralisé apporte loin de l'île son grand message. Grand message : car le mot *rongo* signifie l'étude, le message. Doublé, la forme emphatique indique



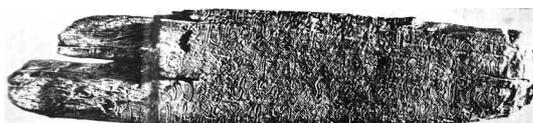
Figures 30 et 31. Au-dessus, écriture ancestrale, sacrée, taboue, d'une section de la petite tablette de Washington partie en 1886 avec Thomson. Ces splendides signes auraient provoqué le courroux de Dieu qui voyait tout et se serait mis en colère... si on avait approché la lecture du rongorongo. En dessous, écriture moderne, artisanale, libre, sur un détail de la tablette obtenue par Alexander Tati Salmon à la même époque.

ce qui est grand et pluriel : la grande étude. Dans les musées du monde, le rongorongongo témoigne de l'intelligence des lointains ancêtres du peuple rapanui. De l'autre côté du globe en effet, cette même année 1886, Heinrich Freiherr von Westenholtz, vice-consul à Hambourg, remet deux tablettes au Museum für Völkerkunde de Vienne. Ces objets ayant été précédemment réceptionnés à Valparaiso par le consul d'Allemagne von Schlubach, sont en assez mauvais état. Ils ont pourri dans une grotte et ont été coupés à la hache puis troqués. Un désastre : mais une écriture océanienne y est visible. La grande tablette est en *makoi*, arbre sacré pour les Polynésiens.



Figures 32 et 33. Les deux tablettes de Vienne : au-dessus, la grande. En dessous, la petite.

22



Du 19 octobre 1887 au 20 avril 1888, le père Alberto Montiton reste sur l'île, baptise, marie et restaure l'église. Les tout premiers registres de mariage sont précieux : ils nous donnent un aperçu de l'âge de la population et du nombre d'habitants qui restent, essayant de survivre et de sauver les traditions. On trouve sur ces registres faisant office de recensement : Joane Araki-tia-pua-ara-hoa né en 1842, Daniel Ure-Vae-Iko né en 1803, Barnabé Tori-a-Papa-Vai né en 1818, Napoléon Kaituoe né en 1805. Tous avaient reçu un prénom de baptême avant la mort du frère Eugène Eyraud. Les noms patronymiques anciens vont changer progressivement, au fur et à mesure des enregistrements de l'état civil. C'est la première déperdition du vocabulaire ancestral car les noms voulaient dire quelque chose et les racines comportaient du pur proto-polynésien. Joane Araki-Tia et Barnabé Tori initient leurs enfants à la tradition orale et à l'astronomie. Cinquante ans plus tard, leurs petits-enfants créent les manuscrits grâce à leurs récits racontés oralement avec le peu qu'il leur reste du rongorongongo.

Le 17 juin 1888, le Rapanui Ure-Po-Tahi se marie à Makemo avec Elisabeth Rangitaki, originaire

d'une famille de Fangatau, un atoll des Tuamotu. Il s'embarque aussitôt pour Tahiti, en compagnie de Pascuans mariés avec des Tahitiennes, sur le navire chilien Angamos commandé par le jeune capitaine Policarpo Toro qui va reconduire ces jeunes couples sur leur île natale afin de la repeupler. Ure-Po-Tahi, baptisé Nicolas Pakarati, commence son labeur de catéchiste. Il est responsable de l'état civil de la petite communauté et des écritures de la mission. Selon l'épouse d'Ure-Po-Tahi, Elisabeth Rangitaki, dans le bateau de Policarpo Toro voyage un natif de l'île nommé Esteban Rutirangi. Ayant vécu quelques années à Tahiti, il a été contaminé par la lèpre. La contamination de la population rapanui par ce fléau se fait très vite. Certains soutiennent que la lèpre était venue dans l'île avec les rescapés de l'esclavage au Pérou. Mais aucun document n'apporte d'eau à leur moulin. Le seul témoignage est celui de la femme d'Ure-Po-Tahi. Les premiers lépreux vivent isolés dans une grotte à Tara-Heu, près de Hanga-Roa, vers la plate-forme cérémonielle de Tahai. Ensuite, ils sont transférés, trois kilomètres plus loin, dans une toute petite maison insalubre. Leur dispensaire sera construit bien plus tard par la Sociedad de los Amigos de la Isla de Pascua, une association de bénévoles de Valparaiso, et par la marine chilienne, là où se trouve à présent le lycée, proche du cimetière des lépreux, site classé historique. La léproserie, nous allons le voir plus tard, sera, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le foyer culturel le plus intense sur l'écriture. La nouvelle écriture des Rapanui, romaine – notre alphabet occidental, enseigné dès 1886 – et l'ancienne écriture ancestrale, unique dans le Pacifique, vont se mêler étroitement, durant de studieuses séances, au dispensaire des lépreux.

### L'*ariki* Atamu te Kena recense ses sujets.

Cette même année, le président José Manuel Balmaceda et son ministre Augustin Edward Ross signent le décret suprême qui donne à Policarpo Toro les pleins pouvoirs pour annexer l'île – 166 km<sup>2</sup> – et régler l'achat des terrains appartenant à la Mission catholique et aux héritiers Dutrou-Bornier, soit 20 km<sup>2</sup>. Le 9 septembre 1888, Policarpo Toro et l'*ariki* reconnu par la communauté et nommé Atamu-te-Kena, officialisent le rattachement de l'île à l'Etat chilien. Le recensement de la population donne 178 habitants. La pseudo-monarchie instaurée en 1882 par le père H. Roussel afin de donner un chef, un *ariki* à l'île divisée par les incidents tribaux, est remplacée par la citoyenneté chilienne. L'*ariki* Atamu-te-Kena s'éteint quatre ans plus tard, en août 1892. Eva Uka-Hey-Arero, son épouse, sera considérée comme la dernière reine de l'île. Policarpo Toro aurait reçu un hommage de l'*ariki* : un poisson de bois sculpté, couvert de signes ; une nouvelle forme d'écriture (Campbell,



Figure 34. Poisson de bois sculpté portant les signes d'une nouvelle forme d'écriture. L'objet fut prêté en 2007 au musée Père Englert à Hanga-Roa.



Figure 35. Sculpture en forme de tangata manu ou homme-oiseau.

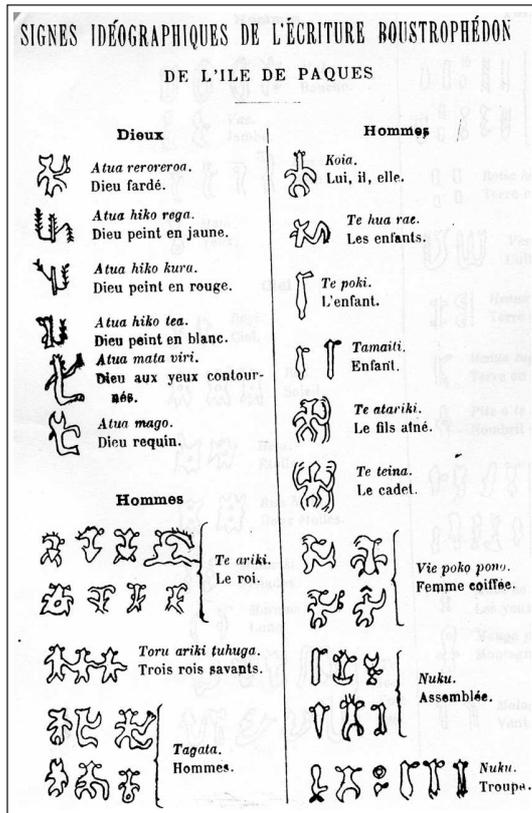
1970). Cet objet se trouve au musée de Conception au Chili. Selon les natifs, il comporterait un recensement : hommes, chefs de famille (*tumu* : l'arbre), femmes (*komari* : le sexe féminin), les lignes seraient les enfants (figure 34).

Entre 1891 et 1893, la compagnie Appleton-Surgis se rend propriétaire d'une jolie sculpture en forme de *tangata manu* (figure 35). Nous ne connaissons pas son origine, mais la sculpture semble de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle serait en *toromiro* (*Sophora toromiro*, de la famille des Fabaceae, bois endémique des îles de Polynésie et plus particulièrement de l'archipel Juan Fernandez et de l'île de Pâques où il avait disparu). Aucune analyse du bois n'a vraiment été effectuée par les archéologues. Cependant, des signes apparentés à l'ancienne écriture rongorongo, gravés sur le bec, le crâne, le dos, les parois abdominales et les membres lui donnent de la valeur : l'objet intègre le musée d'Histoire Naturelle de New York. Le 24 janvier 1955, Thomas Barthel le classe comme le vingt-quatrième objet gravé de rongorongo classiques.

Le 9 septembre 1891, l'évêque linguiste Tepano Jausen s'éteint à Tahiti. Son vicariat en Polynésie a duré quarante-quatre ans durant lesquels, soutenu par le gouverneur des Etats français de l'Océanie, monsieur De la Richerie, il a collaboré à la protection du peuple maori menacé d'esclavage en 1862 et à la sauvegarde du patrimoine culturel. Ses recherches sur le rongorongo sont tout d'abord conservées et recopiées par le gouverneur Bouche à Tahiti, ensuite classées aux archives des SS. CC. de Picpus à Paris, puis à Rome.

1893 : publication à Paris, rédigée par le père Ildelfonse Alezard, de l'ouvrage posthume de Monseigneur Tepano Jausen « L'île de Pâques, historique, écriture et répertoire des signes des tablettes ou bois d'hibiscus intelligents ». En avant-propos, le prélat indique que le répertoire n'est pas forcément exempt d'erreurs et indique le caractère sémantique de sa méthode (figure 36).

Mystères, originalité, solitude et éloignement : les objets de l'île de Pâques, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, intéressent au plus haut point les musées, tandis qu'à Rapa Nui, on ne se soucie guère des insulaires ; par contre, on cherche à s'appropriier légalement des terres. La succession de Brander reste à résoudre. Entre 1895 et 1897, son héritier vend les propriétés à Henri Merlet, un commerçant français de Valparaiso. Ce dernier obtient du gouvernement chilien une rente de 1200 pesos annuels pour la location de ses terrains durant vingt ans. Les Pascuans qui survivent ne connaissent que le droit coutumier en matière de succession des terres,



24

Figure 36. Une page des notes de Tepano Jaussen publiées en 1893 : « L'Île de Pâques, historique, écriture et répertoire des signes des tablettes ou bois d'hibiscus intelligents ». Ed. Ernest Ledoux.

c'est-à-dire que, d'un point de vue ancestral, elles restaient en indivision et appartenaient à la tribu. Ils s'interrogent et se révoltent à propos de ces ventes et de ces transferts aux étrangers. Ils pensent qu'Alexander Tati Salmon, seul traducteur lors de l'annexion en 1888, les a volontairement trahis et principalement au sujet du transfert de certaines terres au gouvernement chilien. Un leader rapanui, Simeon Riroroko, part pour le continent dans le but de réclamer justice, faire valoir les attributs afférant au droit de propriété et récupérer, au nom des siens, les terres cédées sans leur consentement. Il meurt d'un empoisonnement, dans la maison de Merlet à Valparaiso. Les circonstances de la mort du Pascuan ne furent jamais élucidées. Il est à noter que la trahison d'Alexander Tati Salmon n'est toujours pas pardonnée (inacceptable pour les Rapanui en raison de sa manière de traduire les chants d'Ure-Vae-Iko, inacceptable comme interprète devant Policarpo Toro).

### La lutte pour sauvegarder leur identité.

Le 2 février 1901, durant sept jours, les natifs reçoivent la visite du père Isidore Butaye. La population est décomptée dans une lettre du père : 229

habitants dont 213 natifs, 64 hommes, 64 femmes, 44 garçons, 41 filles ; 12 Chiliens du continent, deux Anglais, un Français et un naufragé italien, un Toscan. L'île commence à se repeupler, mais la situation morale et matérielle des natifs est alarmante. En 1903, Merlet vend son usufruit à la Compañia Exploradora de la Isla de Pascua, une société par actions. La majorité des valeurs sera bientôt rachetée par la compagnie anglaise Williamson & Balfour. La terre est dévastée par l'élevage intensif des moutons. L'un des administrateurs de la compagnie aurait réceptionné une tablette. Voici l'anecdote contée au père Sébastien Englert (traduction : responsabilité de l'auteure) : « Un ancien nommé Paoa Hitaki invita Juan Araki au volcan Rano-kao sans lui donner la raison. A l'arrivée au sommet, il lui demanda de ne pas bouger, tandis qu'il descendait à l'intérieur du cratère. Après un long moment Hitaki revint, tenant dans ses mains une tablette parlante, un kohau rongorongo et lui indiqua qu'il y en avait encore, mais en mauvais état. De retour au village, Hitaki donna cette tablette à l'un des administrateurs de la compagnie qui exploitait l'île : il vivait à Mata-veri. Très vite, le mental du natif fut troublé et sa santé s'altéra, ce qui provoqua sa mort peu de temps après. La population jugea le fait et plus que tout la mort de l'homme, comme la conséquence de la profanation d'un lieu sacré. »

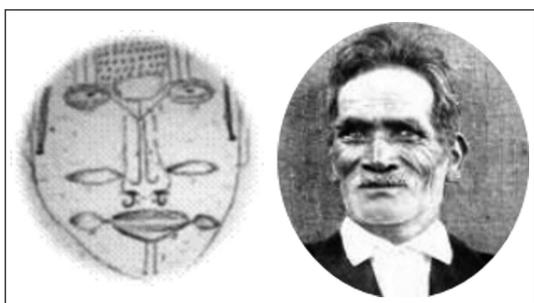
Le 25 novembre 1903, le British Museum de Londres fit l'acquisition d'une petite tablette. C'est F. Godsell qui la proposa au musée. Il la tenait de son père. On ne sait pas dans quelles circonstances la famille en était devenue propriétaire.



Figure 37. La petite tablette de Londres.

Cette même année, les tablettes de Monseigneur Tepano Jaussen sont rapatriées et conservées en France, à la maison mère des SS. CC. de Picpus. Elles sont parfois prêtées pour des expositions. En 1914, l'expédition dans le Pacifique de Katherine Routledge débarque dans l'île. Il s'agit d'une toute première mission reconnue comme scientifique. La Britannique est également à la recherche du rongorongo et rencontre des anciens. Elle leur montre des photos de la petite tablette de Londres et de la Aruku-kurenga appartenant à la congrégation des SS. CC. de Picpus. C'est grâce à Katherine Routledge que les premières images de leur

écriture ancienne, disparue depuis 1886, revient dans une famille rapanui qui n'a plus peur des tabous et ne les rejette pas. Rapa Nui sera restée vingt-huit ans sans revoir un seul signe de ses tablettes. Aucune précaution n'avait été prise pour garder la trace de l'écriture, ni par les Occidentaux, ni par les Rapanui eux-mêmes. Certains avaient peur des objets, d'autres vénéraient les sages qui les avaient créés. Il ne restait aux Rapanui que les pétroglyphes et les symboles qu'ils créaient, parfois sur du papier, cette nouvelle matière étrange, plus fine que le tapa, en racontant comme la nature était belle aux temps des anciens, en chantant les généalogies et les *rongorongo tau* des fêtes annuelles appelées *paina*.



Figures 38 et 39. Tatouages du visage de Tori, relevés par Katherine Routledge, et portrait de son guide Ramón te Haha.

Lorsque Katherine Routledge, dans la maison de Catalina Tori, rencontre son père, l'Ancien Tori a-Papa-Vai, impressionnée par les tatouages de son visage (figure 38), elle veut faire son portrait et ils échangent des images : l'écriture rongorongo contre son portrait. Tori est âgé de 94 ans. Il remarque quelques lignes sur les photos des tablettes que lui présente la scientifique, un objet ayant appartenu à ses ancêtres sans doute, et demande alors à Katherine du papier et un crayon, recopie quelques lignes et transmet les signes de l'écriture sacrée à son neveu Arturo Teao Tori. Ce sont les seuls signes rongorongo qui reviennent aux Rapanui en 1914 (10).

Le guide de Katherine, Ramón Te Haha né en 1830, lui parle de l'écriture et lui décrit avec force détails les rituels de l'*ariki* Nga-Ara et des *tangata-rongorongo* (hommes rongorongo, hommes de la grande étude ; *maori rongorongo* : la grande étude maori), maîtres qui vécurent durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Lui-même y avait assisté. Voici la photo de Ramón, octogénaire (figure 39) et son témoignage : “Chaque année, le roi Nga-Ara réunissait ses Maori rongorongo à Ana-kena. On les entendait venir de loin, tapant le sol de leur bâton. Ils tenaient à la main une ou plu-

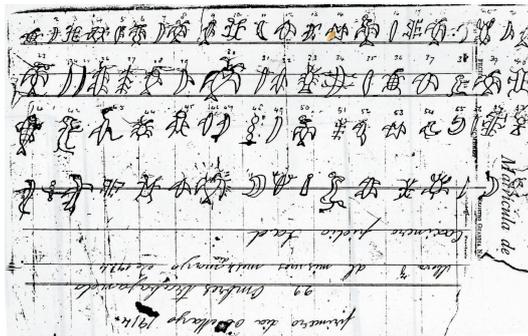


Figure 40. Rongorongo tau, dessin du lépreux Tomenika, extrait d'un carnet de commandes de vivres.

sieurs tablettes. Le roi se tenait sur un mur élevé et les visiteurs en lignes, assis à ses pieds et entourés de leurs élèves. Ces jeunes représentaient toutes les forces vives de l'île. Et ainsi commençaient les récitations. Si un ancien se trompait, le roi demandait à un jeune de le reconduire chez lui.” (11)

Katherine cherche en vain des tablettes rongorongo dans les foyers qu'elle visite. Daniel Te-Ave lui tend un rongorongo tau, un papier étrange avec des signes, extrait d'un carnet de commandes de vivres (figure 40). On lui dit que l'auteur de ces dessins est isolé car il est atteint d'une maladie contagieuse. Mais elle se protège de deux jupes et de gants et part à la léproserie. “Approcher une ancienne civilisation vaut bien quelques sacrifices”, dit-elle. Ce dessin l'intrigue. Le *rongorongo tau* également. Accompagnée de Ramón, elle rencontre Tomenika Vaka-Paté. Son grand-père adoptif Tea-Tea lui avait enseigné les rituels des rongorongo tau, récits de la tradition orale où l'on chantait les généalogies à la gloire des ancêtres et la beauté de la nature aux temps anciens. Katherine recueille un dessin de Tomenika, le dernier, sur support papier et note son explication : *Timo te ako ako*, “La grande récitation des signes”. Elle ne sait pas qu'il vit ses dernières heures. Il meurt le

(10) Thomas Barthel les a recensés sur les manuscrits des “Old Ones”, découverts par Thor Heyerdahl en 1955 et en fait la description dans « The Eighth Land », édité en 1978 par les University Press d'Hawaii, Honolulu (page 290).

(11) En 1935, Alfred Métraux a également noté tous ces détails, rapportés vingt ans plus tard par Charlie Teao, neveu de l'ancien. Selon l'anthropologue suisse, ils sont un peu exagérés. J'ai retenu, parce qu'ils sont confirmés par la tradition orale et les fouilles archéologiques, les rituels à Ana-kena et l'histoire des luttes tribales de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

lendemain de sa visite. C'est son petit-fils Gabriel Veri-Veri qui retranscrira ce chant presque intact sur un cahier d'écolier, après l'arrivée du père Sébastien Englert (12). De l'écriture rongorongo classique, plus rien ne semble subsister dans la mémoire des Pascuans qui habitent l'île et qu'elle a rencontrés, sinon quelques graphèmes qu'elle va noter dans ses cahiers avec leurs signifiés (figure 41). J'ai retenu que certains signes appartenaient aux familles comme par exemple les logos de la famille Araki signalés par la scientifique comme *clan-names* (noms de clan).

Les notes de K. Routledge conservées au British Museum sont une précieuse source d'informations sur les connaissances des Pascuans de l'époque. Des notes destinées à qui sait les lire, car décrypter sa calligraphie est bien aussi difficile que de décrypter l'ancienne écriture rapanui ! Il y a tout un chapitre sur le rongorongo tau, ainsi que des signes et leur signification en langue rapanui, en caractères majuscules, heureusement ! Katherine Routledge est également témoin d'une rébellion des iliens, menée par une femme d'exception, Veri-Tahi Maria-Angata qui revendiquait sa liberté et celle des siens. La jeune Maria-Angata fut instruite en écriture occidentale par un premier groupe de lettrés composés par les Pascuans : Napoléon Te-Pihi né en 1852 et Pakomio Maori-Ure-Kino son mari, né en 1826 et de trente ans son aîné. Elle fut la première femme ayant capacité à lire et écrire. Elle-même sera catéchiste. Cette famille va jumeler la tradition des anciens et les enseignements de la morale chrétienne. Tous sont adeptes de l'enseignement de la nouvelle écriture. Avec le catéchiste Nicolas Pakarati, ils font partie du premier groupe d'instituteurs rapanui qui enseignent aux adultes et aux enfants, aux femmes comme aux hommes.

Parmi les notes de Katherine Routledge, il y a la classification des tablettes en différentes catégories. Ces classifications sont nées des tabous et de racontars : on est menacé de mort, à l'époque de Routledge, si on approche une tablette. Les tablettes *ika* en forme de poisson ou comportant des signes ayant cette forme égrènent les noms des morts dans les batailles. Ce sont les tablettes des lamentations. Ces histoires inventées de toutes pièces faussent les données en linguistique. Nous les chercheurs, nous y sommes tous fait prendre.

(12) Campbell, Ramón, 1970 : « Nuevo tipo de escritura de la Isla de Pascua ». Separada de Anales del Museo de Historia Natural de Valparaiso. Interprété par le Dr Campbell avec des erreurs, le chant de Tomenika Tea-Tea incluait sans que le docteur ne l'ait repéré, quatre de ses ancêtres.

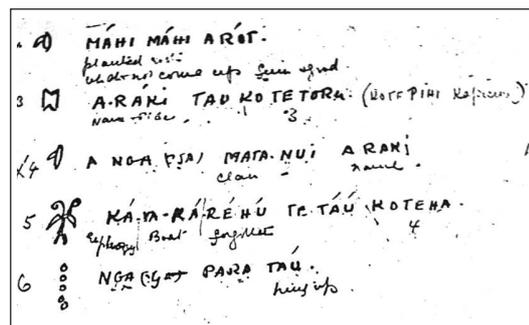


Figure 41. Croquis des symboles par Katherine Routledge, avec leurs explications.

Le premier de la liste est Alfred Métraux. Par contre, en cherchant bien dans les notes de Katherine, il y a un témoignage précieux de l'ancien Kapiera. Il s'agit des écoles initiatiques, mentionnées par Nicolas Take né en 1825. Celui-là même qui cacha ce qu'il restait des tablettes dans un champ et les recouvrit de terre pour qu'elles ne courent plus le risque d'être offertes à des étrangers. Les deux maîtres qui enseignaient le rongorongo s'appelaient Viri-Rehi-Rehi et Arohio et ils vivaient isolés. Ils avaient une quinzaine de jeunes adeptes. Arohio avait été instruit par Aroa-Kava de Hanga-Maiko, qui lui-même avait été initié par le roi Nga-Ara. Nicolas Take fut instruit par Ko Roe-o'Oe-o'Miru à Hangaroa. Une autre liste relevée par Katherine Routledge nous renseigne sur trois types d'écritures ou formes : - *manu* : écriture sur statuette oiseau (probablement identique à celle de New York) ; - *tau*, que nous connaissons déjà ; - *rongorongo* : l'écriture ancestrale, la grande étude en école initiatique. L'écriture sur statuette *manu* fut détenue ou enseignée par Ko-Veveri-ko-Raa à Hanga-roa. Ses descendants sont les Veveri, famille de Veri-Tahi Maria-Angata et de Gabriel Veri-Veri, le lépreux qui travailla sur le répertoire Jaussen en 1936. Le *tau* fut enseigné : par Tea-Tea, de la tribu Tupa-Hotu du Poike, que nous connaissons puisqu'il est le père adoptif de Tomenika, grand-père de Gabriel Veri-Veri l'écrivain et de son frère Matteo, le poète ; par Here-Reke, Miru de la colline Puku-taku ; par Ko Pihi-Ure-Oho de Vaihu, ancêtre de Ure-Po-tahi a te Pihi, maître en écriture de la famille qui envoya le premier objet (l'Echancrée) à Tepano Jaussen en 1869. Le rongorongo ancestral fut enseigné : par Ko Vire du clan Haumoana et par Manu-Tara, de Mataveru. Ayant examiné tous les registres depuis 1875, ces noms n'y sont plus inscrits. Certains figurent bien dans les généalogies pascuanes du Conseil des anciens, toutes tribus (*mata*) ou familles (*paenga*) confondues. C'est-à-dire que tous les actuels Pascuans peuvent se déclarer héritiers des *tangata-rongorongo*. Ces maîtres sont-ils morts en déportation avant que les missionnaires

ne commencent les recensement ? C'est l'information qui fut donnée à tous ceux qui, de près ou de loin, tentèrent d'approcher le rongorongo. Certains de leurs descendants, hommes et femmes, se sont distingués par leur sagesse et leurs efforts pour mettre par écrit les contes de la tradition orale. Durant le séjour de Katherine à Rapa Nui, la guerre éclate en Europe. La tablette Keiti, que Monseigneur Tepano Jaussen a réceptionnée en 1871, disparaît lors d'un bombardement qui provoque l'incendie de la bibliothèque de Louvain où elle se trouve en prêt en 1914. Les autres sont à l'abri et échappent à la destruction des bombardements.

En 1916, le navire-école Baquedano retourne à Rapa Nui. Son capitaine envoie un rapport alarmant au gouvernement : les natifs sont maltraités et exploités par les dirigeants de la compagnie Williamson & Balfour qui occupe toute l'île. Le contrat de location est donc frappé de nullité car les îliens ont été obligés de travailler pour la compagnie. Et le fait qu'on les parque dans la zone d'Hanga-roa et qu'ils ne sont pas libres de circuler sur leurs propres terres aggrave les charges contre la compagnie anglaise usufruitière et le commerçant français Henri Merlet. Cette situation alerte le Congrès de la république du Chili qui fait voter une loi spéciale le 29 février 1917 : l'île de Pâques est, à partir de cette date, soumise aux autorités de la marine nationale. Les choses changent progressivement. La marine chilienne conserve des archives détaillées sur l'île de Pâques.

En 1920, le Bishop Museum de Honolulu, à Hawaii (USA), enregistre des tablettes qui proviennent de la collection de J.L. Young, un habitant de Nouvelle-Zélande (Métraux, 1938). Nous ne savons pas où ni quand il s'est procuré ces objets. Depuis 1914, ce musée possédait également un bois gravé de quelques signes. La pièce 3622 aurait été d'origine douteuse, selon Métraux dans la revue *Man* de 1938. Mais Thomas Barthel considéra tous les objets du Bishop Museum comme authentiques. Trois d'entre eux portent des traces de destruction par le feu.

Le 15 avril 1929, un recensement de la population est effectué par un officier du registre civil : l'île commence à se repeupler. 384 personnes y vivent (83 hommes, 98 femmes, 106 garçons et 97 filles). Parmi eux, treize personnes isolées, malades de la lèpre. A la léproserie, un homme d'exception va continuer le rongorongo : Arturo Teao, petit-fils de Barnabé Tori. Sur ce recensement figurent deux "professeurs". Un homme, Andres Chavez Manu-He-Roa et une femme, fille de Pakomio Maori-Ure-Kino et de Maria-Angata : Mariana Atam Pakomio. Le recensement compte 95

enfants et jeunes gens de 7 à 16 ans en âge scolaire.

En 1932, le fragment de tablette rongorongo ayant appartenu à Tepano Jaussen devient la propriété du Dr Stephen-Chauvet (figure 22, p. 17). Nous savons qu'après sa mort en 1950, l'objet sera cédé à un collectionneur, M. Raton-Ladrière, et qu'il a fait partie de la collection du sculpteur Arman à New York. Aujourd'hui, il est exposé dans la Merton Simpson Gallery de New York. Serait-il destiné à une vente par ses derniers propriétaires Mark et Carolyn Blackburn ?

1933 : Le bois de l'Echancrée, appartenant à la congrégation des SS. CC. de Picpus, est analysé. Cette tablette serait taillée dans le bois d'un arbre flotté : le *Podocarpus latifolia* (conifère de la famille des Podocarpacees, originaire d'Afrique, à l'essence de couleur jaune-marron). Henri Lavachery fait un prélèvement sur la Aruku-Kurenga (figure 20) et l'envoie au musée d'Histoire naturelle de Paris. On a publié depuis qu'elle fut gravée dans une sorte de bois de laurier de Lauracée exogène, mais Catherine Orliac l'analysera en profondeur et nous fera savoir en 2005 qu'elle fut taillée dans le bois sacré d'un *makoi* (*Thespesia populnea*).

1934-35 : Expédition franco-belge avec l'ethnologue suisse Alfred Métraux et l'archéologue belge Henri Lavachery. Ce dernier étudie les pétroglyphes et fait un premier rapprochement avec le rongorongo pour certains d'entre eux. Un événement exceptionnel que celui de l'arrivée parmi les Pascuans du répertoire de Tepano Jaussen ! Alfred Métraux essaie en vain de connaître les clés du rongorongo auprès des familles Tepano et Parkarati qui n'ont pas bénéficié des enseignements de leurs ancêtres. Métraux restructure un chant d'Ure-Vae-Iko (devant Thomson en 1886). Il s'agit du chant *Atua mata riri*. Son interprétation prouve que les Rapanui qui l'ont aidé n'ont aucune connaissance de la langue ancienne, ni de sa beauté, ni de toute la sémantique. Durant cette expédition, un recensement de la population est élaboré par le Dr Israel Drapkin qui fait passer une visite médicale à chacun des 456 habitants. Parmi eux, dix-huit sont déclarés lépreux, dont sept enfants entre onze et seize ans (Drapkin, 1934).

### L'écriture sur galet.

Au cours de ce séjour, les deux scientifiques découvrent que des galets de basalte sont grossièrement gravés de signes rongorongo par les Pascuans. D'après Lavachery, ces objets sont destinés au troc avec des commerçants de Valparaiso ou avec des officiers de la marine chilienne qui proposent des marchandises en échange. Suite à l'ex-

posé de son propriétaire au congrès de La Serena (Campbell, Hermosilla, Ramirez, 1982), l'un de ces galets (figure 42) est vendu au Kon Tiki Museum d'Oslo comme "oreiller" ou *nga-rua* gravé (référence 4332 à l'inventaire du musée).



Figure 42. Galet gravé de signes rongorongo.

28

Un autre est à présent conservé au musée Fonck de Viña del Mar (Bettocchi, 2008a). Il s'agit de la pierre Reed, référence 1035. Pour ma part, j'ai analysé l'origine de ces petites pierres et publié cette analyse en 2007 ; des petites pierres qui ont, certes, leur histoire mais ne peuvent être considérées comme objets présentant l'écriture rongorongo authentique. Elles sont de l'époque où circulent des documents (précieux pour les Rapanui), des lignes de leurs tablettes recopiées avec des erreurs. Pour preuve ces deux galets qui furent gravés à partir d'une publication en Allemagne par Schulze-Mazier, en 1932. Les Pascuans ne résistent ni à l'appel de leur culture, ni au troc. Ils n'ont plus de bois, ils gravent sur les pierres. (Le père Zumbohm a écrit qu'il a vu de gros galets ronds gravés de pétroglyphes. L'un d'eux fut confié au Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili par le père Benvenido Estrella vers 1919. En 1914, Katherine Routledge a trouvé un galet sculpté d'un couple d'oiseaux. Lavachery en obtiendra un autre.)

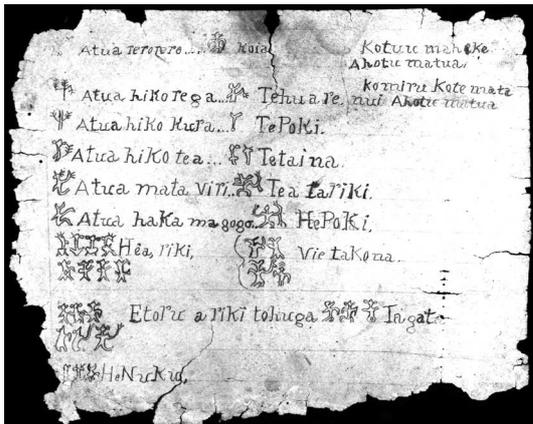
En 1935, une commission d'étude de l'île de Pâques est créée à l'Universidad de Chile. Deux hommes sont désignés pour se rendre en novembre à Rapa Nui : l'ethnologue Humberto Fuenzalida et le père Sébastien Englert, missionnaire capucin de l'Araucaria. En cette fin de l'an 1935, 453 habitants vivent à Rapa Nui. Le sacerdote du père Sébastien Englert, qui vient de commencer des études de linguistique, se prolonge de deux à dix mois. Le missionnaire capucin se sent très attaché aux Pascuans et n'a pas du tout envie de les quitter en les laissant à leur triste sort. Le 1<sup>er</sup> janvier 1937, une lettre lui parvient et le nomme très officiellement prêtre de l'île de Pâques. Son sacerdote dure jusqu'à sa mort en 1969, à 84 ans.

Dès 1939, il publie « Tradiciones de la Isla de Pascua en idioma rapanui y castellano ». Son premier dictionnaire comporte des mots de la langue rapanui ancienne, du tahitien et des mots nouveaux dérivés de l'anglais, de l'espagnol et du français. La modernité fait disparaître la langue d'Ure-Vae-Iko, mais le vaste chantier linguistique du père Englert permet aux Pascuans d'écrire phonétiquement leur ancien parler rapanui issu de la langue austronésienne.

### Les manuscrits des lépreux.

A la léproserie, grâce à un passionné de l'écriture, Gabriel Veri-Veri, les ateliers rongorongo vont reprendre en secret. A partir de 1936, à l'aide du répertoire de Monseigneur Tepano Jausen et des souvenirs perpétués à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par les anciens et leurs enfants, un groupe rapanui rédige des manuscrits. Des séries de pictogrammes connus et gravés sur les tablettes qui ont quitté l'île des décennies auparavant, comme la Aruku-kurenga et la petite de Londres, ainsi que de nouveaux signes apparaissent sur les lignes des cahiers et des carnets. Les manuscrits familiaux et secrets ne sont découverts que vingt ans plus tard par Thor Heyerdahl. Les archéologues et scientifiques étudient ces pièces intéressantes, dont l'Allemand Thomas Barthel qui se spécialise dans l'ancienne écriture rapanui. Tous recherchent en vain la clé du rongorongo et la méthode d'étude des Rapanui. Le contenu de ces manuscrits a été publié par Thor Heyerdahl (Heyerdahl & Ferdon, 1961-1965), par Thomas Barthel (1978), et par moi-même (Bettocchi, 2006) qui découvre le travail émouvant d'un atelier initiatique et secret. Les malades de la lèpre isolés vont devenir les informateurs du père Englert et de plusieurs jeunes hommes qui déjà savent écrire, "ces charpentiers d'une île où le bois fait défaut", écrit Henri Lavachery. Pauvres constructeurs de charpentes, mais habiles bâtisseurs de ce que nous appelons le renouveau culturel : Arturo Teao Tori, Matteo le poète, son frère Gabriel Veri-Veri l'écrivain et Juan Araki. Ils nous laissent de poignants documents, des manuscrits couverts de graphèmes et des pages de récits de leurs traditions, relevés, nous l'avons noté précédemment, par le père Englert. J'ai eu la chance de découvrir et de valoriser un manuscrit inédit, en sommeil (page 1 du manuscrit en figure 43) : ce qui est nouveau, c'est qu'il témoigne de corrections qu'apportèrent les Rapanui au fameux répertoire de Monseigneur Jausen publié en 1893 (figure 36).

A partir de cet atelier spécifique, une tablette prend forme et le sens d'écriture boustrophédon des ancêtres est retrouvé. Il faudra néanmoins attendre 2006 pour comprendre la portée de ce tra-



Figures 43 et 44. La première page du manuscrit Rongo Metua de 1936 (Message des Anciens) analysé par l'auteur et le portrait de Gabriel Veri-Veri en 1964.



vail et découvrir qu'une timide tablette du Museo de Historia Natural de Valparaiso donne le nom du graveur et tout à coup témoigne de la volonté des Rapanui de reprendre l'étude de leur écriture boustrophédon. Une tablette clôture les travaux de cet atelier, "à la gloire de Tu'u Maheke fils de Hotu Matua et de la grande tribu Miru". Toute autre que la liste des morts des tablettes interdites ou qui tuent à distance comme le pense encore Charlie Teao, le propre frère d'Arturo Teao, lequel n'a pas du tout une approche initiatique de l'écriture sacrée. Ici, il s'agit bien de sémantique donc de linguistique, comme si leur rongorongo avait été non un conte, une histoire, mais un dictionnaire, avec plusieurs définitions possibles, auparavant écrites sur un manuscrit tenu secret. Car c'est ainsi que, pour les lépreux, s'étudiait le rongorongo : dans les écoles initiatiques et entouré de secrets. Quel est le circuit de cette étrange tablette historique ? Elle est d'abord offerte au sergent Martin Gomez Diaz, de la marine chilienne. Dans les années 60, une partie des collections est détruite par un incendie et le musée fait appel à donateurs. Le sergent offre la tablette qui

intègre la collection. Considérée comme une simple copie ou comme frauduleuse, elle ne livre son secret qu'en 2006, le jeune archéologue du musée, Christian Becker Alvarez, me demandant de venir l'examiner. La surprise est de taille. Le puzzle des manuscrits continue à se reconstituer.

### Tea-Tea et Tomenika font école.

En 1937, à Hanga Hoonu, près des fondations d'une maison détruite, José Pate trouve un objet comportant des traces d'une écriture différente, mais pas tout à fait nouvelle. La tablette appelée "Poike" est offerte au Museo Nacional de Historia Natural de Santiago en 1938 par le père Sébastien Englert (figure 46). L'objet comporte une écriture de style logotype. Aucune datation n'a été opérée sur ce bois de très forte densité. Cependant, comme premier objet de bois avec une écriture non boustrophédon, c'est-à-dire un tracé moderne, elle est actuellement classée dans le « Corpus Inscriptionum Paschalis Insulae » (le catalogue des objets comportant l'antique écriture de l'île de Pâques), qui liste (de A à Y) les vingt-cinq objets classiques recensés par Thomas Barthel. Nous ne savons pas qui l'a considérée comme vingt-sixième objet (Z). Elle s'éloigne du rongorongo ancestral, mais elle a son histoire car José Paté est le petit-fils de Tomenika Vaka-Pate, le lépreux qui avait dessiné le feuillet trouvé par Katherine Routledge. Si la tablette s'appelle "Poike", ce n'est pas un hasard. Les signes gravés sur cette tablette se rapprochent de ce que mes collègues nomment le *rongorongo tau*. En effet, le mont du Poike était l'un des endroits où a pris naissance cet art. Nous montrerait-elle, cette écriture sur bois, les premiers tracés de Tea-Tea qui vivait à la péninsule du Poike et qui initia son petit-fils Tomenika ? Car le style de ses dessins se rapproche de ceux de Tomenika et des notes de Katherine Routledge (figures 40 et 41).

Le Museo Fonck expose également dans sa vitrine, comme autre objet avec écriture rongorongo, cet os de baleine scié en deux (figure 47), se rapprochant encore plus intimement du dessin de Tomenika. C'est Juan Riroroco qui le détenait. Il n'est pas encore possible de savoir s'il fut réalisé avant ou après 1914 (date du manuscrit de Tomenika). Il requiert l'expertise d'archéologues. A la demande du président du directeur du musée Fonck, j'ai été la première à me consacrer à son analyse épigraphique. Mes conclusions ont été transmises au musée : cette écriture semble s'inspirer de la feuille trouvée par K. Routledge. Mais serait-ce le contraire ? La feuille comporte-t-elle le relevé des signes qui restaient sur l'os, qui fut malheureusement coupé, désacralisé ?

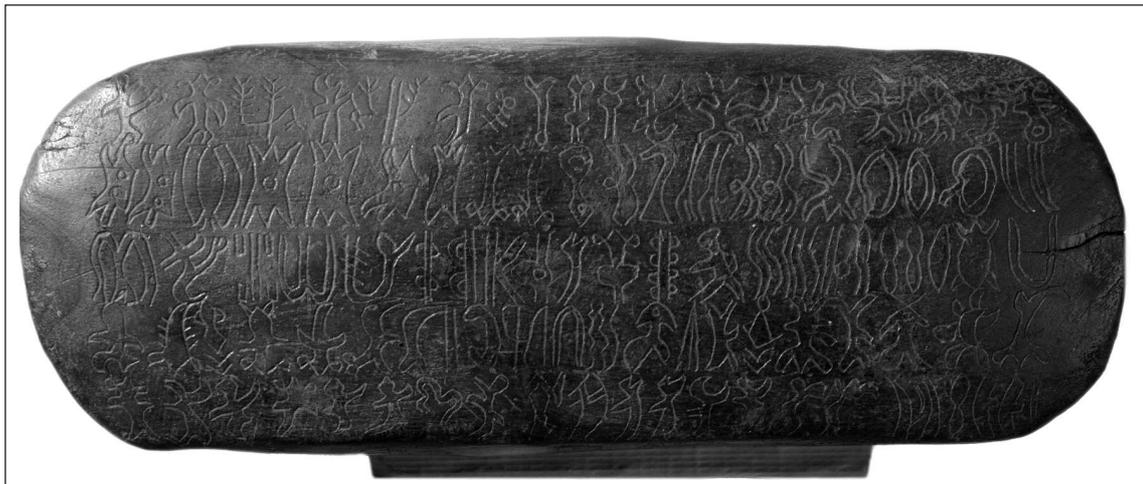


Figure 45. Tablette gravée par Gabriel Veri-Veri, dans le cadre de l'atelier ouvert à la gloire de la tribu Miru.

Figures 46 et 47. La tablette du Poike et l'os de baleine de la collection du professeur Felbelmeyer.



### Une ère nouvelle pour le peuple rapanui.

En 1953, l'île est définitivement libérée de la compagnie Williamson & Balfour qui exploite la terre. La marine nationale gouverne jusqu'à ce que l'administration civile prenne la relève à partir de 1966. En 1955 débute un programme de travaux en archéologie avec l'extraordinaire expédition de Thor Heyerdahl. Pour la première fois, un moai est relevé sur l'Ahu Ature-huki. L'archéologue découvre des manuscrits écrits par des Pascuans sur le rongorongo et la tradition orale. Heureusement, il prend la peine de les photographier. L'un d'entre eux appartient à Esteban Atan. Il est l'un des descendants du roi Atamu-te Kena et ce sont les lépreux qui le lui ont offert. C'est l'époque où les îliens sont coupés du reste du monde en raison de la peur de la lèpre. Ils sont prisonniers de leur île et tentent de s'évader en bateau. Esteban Atan disparaît avec son manuscrit lors d'un naufrage avec quatre de ses compagnons rapanui.

Entre 1957 et 1958, le scientifique allemand Thomas Barthel séjourne à Rapa Nui et fait une enquête minutieuse sur ces manuscrits. Il en dé-

couvre un autre. Celui-ci porte un nom sur chacune des pages, celui de Pua-Ara-Hoa, qui fut gardien de la tradition orale et astronome, un maître du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce manuscrit est écrit par Gabriel Veri-Veri. L'Allemand rencontre le lépreux, le dernier initié de son époque. En 1958, Thomas Barthel publie ses recherches sur le rongorongo en intégrant les notes de Monseigneur Tepano Jausen et un catalogue complet des signes de la plupart des tablettes dispersées dans le monde (Barthel, 1958). Il recense à cette époque vingt-quatre objets qui seront classés dans le « Corpus Inscriptionum Paschalis Insulae ».



Figure 48. Relevé de Thomas Barthel sur la tablette Tahua Item A, verso, ligne Ab 7.

1960. William Mulloy dirige la restauration de l'ahu Akivi avec Gonzalo Figueroa, qui avait participé à l'expédition norvégienne. Il constitue une importante bibliothèque et prend part à la création de l'Easter Island Foundation. Parmi ses documents, il y a en sommeil quatre photos de pages manuscrites qui passeront dans les mains de l'archéologue J.M. Ramirez. Je les ai analysées en 2005 et fourni la preuve de l'existence d'un atelier secret et initiatique (postérieur à 1936), dont l'objectif principal est la restructuration du répertoire de Tepano Jaussen (Bettocchi, 2006).

En 1962 à Paris, le Dr Henri Reichlen présente une tabatière couverte de signes rongorongo. L'année suivante, elle figure dans le corpus, grâce à Thomas Barthel, comme vingt-cinquième pièce. Elle se trouve à présent au musée du quai Branly.



Figure 49. Tabatière couverte de signes rongorongo.

En 1967, le premier vol commercial à destination de l'île de Pâques fait savoir au monde entier qu'elle n'est plus coupée du reste du monde. L'artisanat commence avec force et vigueur et des tablettes vont à nouveau être sculptées. Elles le seront tout d'abord à partir des souvenirs des anciens. On voit sur le marché d'autres formes d'écriture : ce genre de tablette n'a pas la valeur de celles dont j'ai parlé ici. Ce sont des objets destinés au troc ou à la vente, les signes de la proto-écriture rongorongo étant, de ce fait, bien souvent déformés. Enfin, les copies des tablettes authentiques du musée national d'Histoire Naturelle de Santiago du Chili intègrent le Museo Antropologico Padre Sebastien Englert à Rapa Nui et l'artisanat reprendra à partir de ces copies. Dans les années 50, les Pascuans ont beaucoup

gravé le rongorongo à partir du livre du Dr Stephen-Chauvet.

En 1968-1970, William Mulloy et William Ayrès, qui vient de l'Oregon, restaurent le complexe cérémoniel de Tahai situé à Hanga-Roa. On ne trouvera plus aucune tablette sur le site de Tahai. Ni ailleurs. Les dernières sont parties avec Thomson en 1886, bien que les Pascuans prétendent en conserver dans leurs grottes familiales.

En 1995 est inauguré l'imposant ahu Tonga Ariki, enfin restauré par les archéologues chiliens Claudio Cristino et Sergio Rapu, au cours d'une cérémonie initiatique du *mana tupuna* que l'on peut comprendre ainsi : "lien spirituel (*mana*) entre les vivants et leurs valeureux ancêtres (*tupuna*)". Cette même année, l'île de Pâques est inscrite au Patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. Les tablettes rongorongo ne sont plus taboues. Durant la fête annuelle de la *Tapati*, on organise un concours du meilleur graveur de tablettes que deux jeunes femmes ont gagné ces dernières années. Les femmes étant autrefois interdites d'initiation, c'est un grand pas en avant dans les mentalités rapanui, car pour certains les tablettes sont toujours maléfiques.

En 1997, après l'énorme travail de Thomas Barthel sur le rongorongo, Steven Fischer publie un ouvrage qui exprime sa sensibilité vis-à-vis de l'écriture rapanui. Il reprend l'histoire et le catalogue des tablettes, ligne par ligne. Il est publié par les Presses de l'Université d'Oxford à New York. Certaines de ses théories seront immédiatement controversées.

2008. Nous savions que Catherine et Michel Orliac annonçaient une exposition privée à Paris, des objets de la collection des SS. CC. de Picpus. Elle a eu lieu du 4 juin au 31 juillet 2008 et l'ouvrage qui a été présenté par les deux archéologues apporte des précisions sur les tablettes rongorongo de Tepano Jaussen (Orliac, 2008). Les toutes dernières données : nature du bois, observations sur les tracés, dimension des signes, des tablettes, comment elles furent désacralisées, cassées, brûlées, transformées en objets profanes. Un ouvrage de référence pour tous les chercheurs du rongorongo.

Cette même année, après avoir publié plusieurs articles sur l'histoire du rongorongo au Chili (Bettocchi, 2007a et b), j'ai intégré dans les ordinateurs des écoles rapanui et du musée Père Sébastien Englert à Hanga-roa, les données historiques sur l'écriture des natifs. Le rongorongo revient petit à petit aux enfants, héritiers des maori rongorongo.

## II. À LA RECHERCHE DU RONGORONGO

**Résumé** : Le rongorongo, écriture ancestrale polynésienne, n’existait qu’à l’île de Pâques. Pour les chercheurs actuels, il s’agirait de l’écriture la plus hermétique au monde. Des études minutieuses furent réalisées depuis 1869 jusqu’à nos jours, certaines conduisant à des impasses. L’auteur a retenu les pistes utiles aux futurs chercheurs et donne les raisons pour lesquelles le rongorongo ne peut plus être décrypté.

**Mots-clés** : astronomie, austronésien, bâton, calendrier, décryptage, linguistique, Mamari, rongorongo, Santiago, sémantique, Shang, structure morphologique, tablette, Washington, Zhou.

« *Honneur aux artistes de cette île reculée, qui, s’aidant des signes et de leur mémoire, ont fait chanter, en ses loisirs, la population la plus pauvre et la plus vaillante de la Polynésie.* » (Mgr Tepano Jaussen, 1893).

32

La perte d’une énorme quantité de signes en raison de la destruction d’un grand nombre de tablettes rongorongo est l’une des principales raisons pour lesquelles nous ne pourrions jamais lire l’ancienne écriture pascuane, si tant est qu’elle se lisait comme une histoire, ce qui n’est pas du tout prouvé. Et s’il nous restait une histoire, après ces souffrances et ces destructions, elle se trouverait sur une face de la tablette Mamari, comme nous le verrons bientôt. Rappelons que la Mamari est l’une des vingt-cinq tablettes répertoriées, item C, dans le chapitre « Inventaire des objets rongorongo » plus loin dans ce numéro. Cependant, nous nous autorisons à travailler afin de connaître la structure morphologique de ces signes, simples ou complexes, et essayons de découvrir en sémantique comment les Pascuans de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle étudiaient dans les écoles initiatiques.

Les possibilités qu’offre cette écriture paraissent parfois évidentes, comme dans l’exemple ci-dessous (figure 1), un extrait de la tablette Keiti, item E. De gauche à droite, on distingue : a) un signe anthropomorphe, un verbe d’action, un mouvement de la main ; b) un harpon et un mouvement ; c) un poisson et ce même mouvement. Ce n’est pas une bande dessinée, mais de la linguistique. Ce sont des noms, des prépositions et des verbes formant des groupes verbaux ou nominaux, des expressions précises : homme + verbe

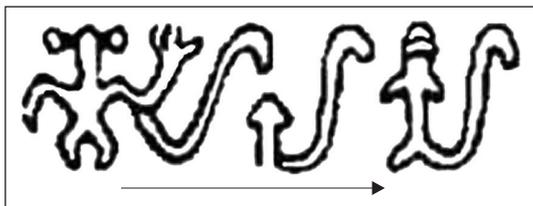


Figure 1. Section de la tablette Keiti (item E) disparue en 1914 lors de l’incendie de la bibliothèque de Louvain (Belgique). Dessins de Thomas Barthel.

“faire/main, lancer sur” (*tangata + mo-hanga/ka aha-ru, i-runga*) ; harpon + verbe “atteindre” ou “lancer sur” (*ama/vero + ka oho i-runga*) ; poisson ou requin + atteint/sur (*ika/mango + i-runga*). Nous approchons ainsi une écriture structurée, une phrase qui pourrait signifier un événement précis, un homme et son adresse au harpon. Nous sommes en présence d’un savoir-faire maori, exprimé en langage maori, austronésien. Des mots – et non des syllabes – assemblés avec intelligence, forment des expressions.

Des sections comme celles-ci sont rares, sur les vingt-cinq objets qui restent après la destruction de tout le capital linguistique. Le rongorongo est l’écriture la plus hermétique au monde. Ces trois signes prouvent qu’à un moment donné, il y a eu l’ébauche d’une structure morphologique et que certains signes peuvent être reliés les uns aux autres. Mais au fur et à mesure que notre regard parcourt la tablette, les signes s’isolent, soit qu’ils furent dissociés de ce qui précède par l’apprenti qui recopiait (ou par le maître des signes), soit que notre mental décroche.

### La langue austronésienne.

Le dernier contact que j’ai eu avec un linguiste chevronné date de février 2008. C’est Peter Bellwood, archéologue australien spécialisé dans les mouvements migratoires des Polynésiens, qui me renvoya à Laurent Sagart du CNRS en France, à la suite d’une discussion sur l’origine de la langue austronésienne. Apparentée ou non, découlant ou non, sœur ou non de la grande famille austro-thaï ? Je fus confrontée à ce propos aux critiques acerbes d’un linguiste, Jacques Guy, membre comme moi du CEIPP (1). Je pris donc la chose très au sérieux, bien que toute la communauté qui travaille sur le rongorongo connaisse les manières de ce chercheur. Laurent Sagart me répondit aimablement que les Austronésiens provenaient d’Asie continentale, qu’ils cultivaient déjà le riz et le millet

quand ils s'installèrent à Taiwan vers 3500 avant J.-C. (les premières migrations hors de Taiwan ont eu lieu vers 2000 avant J.-C.). Les locuteurs de la langue austronésienne ont colonisé tout le Pacifique, arrivant à l'île de Pâques au début de notre ère. Nous savons que les premiers habitants de Rapa Nui parlaient une langue maori, polynésienne, austronésienne. Le premier lexique fut élaboré par Aguerre Infanzon lors de l'expédition de Gonzalez de Haedo en 1770. S'agissant du rongorongo, la question principale pourrait être : est-il apparenté aux anciennes langues et écritures asiatiques ? Proviendrait-il des contrées où se parlaient les langues austronésiennes de la grande famille austro-thaï ? En fait, la difficulté d'effectuer des recherches sur ce sujet est énorme, étant donné le volume des documents, l'étendue de l'histoire de la Chine millénaire jusqu'à Confucius et la rareté des publications sur les écritures archaïques chinoises par les linguistes actuels. Ce n'est pas leur souci du moment : ils font dans la modernité. Tous les essais de collaboration à ce sujet se sont révélés extrêmement fastidieux ou totalement stériles.

Les universitaires chiliens affirment que leur seule ressource pour savoir d'où vient le rongorongo est l'ADN. Par exemple, si l'on retrouve à Rapa Nui les dépouilles d'ancêtres venant directement d'Asie. La plate-forme cérémonielle Ahu Ihu Arero ("du langage et de la parole sacrée"), citée dans l'article précédent, aurait pu nous renseigner. En fait, nous savons (et les écritures archaïques chinoises nous le démontrent) comment les humains vivant sur une partie du continent asiatique, en marche sur la voie du progrès et de l'organisation sociale, ont réellement procédé pour structurer une proto-écriture. Celle-ci va appartenir durant de longs siècles à leur culture, mais de façon hermétique, spirituelle et initiatique. Ou bien, elle va se propager grâce à la puissance des dynasties et à leurs extensions territoriales. On peut admettre que des échanges ont eu lieu avec les locuteurs de la langue austronésienne et que ces derniers pourraient avoir reçu des enseignements qu'ils auraient propagés dans le Pacifique par voie maritime. Ce qui est étonnant – et c'est un grand point d'interrogation –, c'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la proto-écriture du Grand Océan n'existait plus qu'à Rapa Nui.

(1) Le CEIPP (Centre d'Etudes sur l'île de Pâques et la Polynésie) a classé les signes rongorongo par familles, suffixes et fréquences sur les tablettes. Les familles comprennent parfois une grande quantité de signes, parfois très peu. Les progressions sont irrégulières et nous avons des difficultés à comprendre la structure morphologique de certains signes.

### Du symbole à l'histoire racontée.

A partir du symbole représentatif de la nature, de siècle en siècle, l'homme est allé plus loin afin de créer une expression, une phrase. Puis le scribe a dessiné sur un parchemin et, plus tard, une planche de bois gravée relatera une histoire. Ceci au fur et à mesure que la civilisation avancera, en plus de 2000 ans. Il est à noter qu'en Inde et en Asie, on utilise des planches de bois pour écrire, principalement en bouleau ; et que ce sont de tels livres que les Naxis de Chine utilisent encore de nos jours. Il s'agit de l'écriture traditionnelle *dongba* sur planchettes de bois et son origine remonte à 600 avant J.-C. Les datations de l'antique écriture de la dynastie Zhou remontent à 1050-256 avant J.-C. On la retrouve également gravée sur des vases en bronze, sur des monnaies et des planches de bois.



Figure 2. Exemple d'écriture traditionnelle *dongba* des Naxis de Chine sur planchettes de bois.

Dans certaines sections des vingt-cinq objets rongorongo du « Corpus Inscriptionum Paschalis Insulae », nous pouvons rencontrer des progressions semblables à celles des trois écritures archaïques chinoises citées en page 34. D'où la nécessité de dater le bois des tablettes, bien évidemment. Nous savons depuis cette année que l'une d'entre elles, la Mamari, pourrait être très ancienne (taillée dans un arbre de plus de dix mètres de haut)... Vers l'an 1000 ? Ce n'est pas exclu. Ceci est une première information. Mais une autre information était arrivée en 2005, au sujet d'une grosse étoile qui y est représentée... J'ai rencontré un astronome du CNRS à Rapa Nui. Nous nous sommes lancés dans des études croisées. Voici la première (figure 6) :

Si nous étudions par exemple le signifiant 078x , suffixe du signe 008 (en forme de grosse étoile) sur la tablette Mamari (face a), inclus dans une section pouvant comporter une période d'observation du ciel ou l'écriture des différents termes d'un

Dynastie Shang, 1600-1050 av. J.-C.	Asie du Sud-Est, 2000 av. J.-C.	Dynastie Zhou, 1050-256 av. J.-C.
<p>Voici une proto-écriture chinoise, simple. Les dessins ne sont pas encore très stylisés mais un homme avec des outils signifie aussi bien le forgeron que toute une phrase relative à son activité. Le dictionnaire des métiers se structure.</p>	<p>Cette autre proto-écriture va se styliser davantage. Ici, nous sommes proches du rongorongo. Ce sont des signes simples ou complexes, comportant des noms, des verbes, des prépositions assemblés : des idées ou des expressions en découlent. Un signe est associé ou non au suivant ou à celui qui précède.</p>	<p>Plus tard, l'écriture a progressé : le scribe va établir un sens d'écriture et de lecture et relater l'histoire : ce ne sont plus des dictionnaires. On va décrire un événement. Nous sommes également proches de certaines sections du rongorongo.</p>

Figures 3, 4 et 5. Considérons les diverses écritures archaïques chinoises appartenant à des dynasties et à des époques différentes, en gardant à l'esprit qu'un signe ou signifiant = une ou plusieurs significations ou signifiés.

34

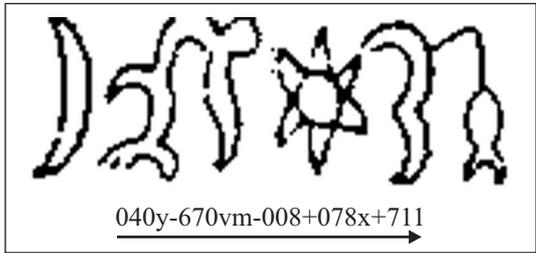


Figure 6. Section de la face a de la tablette Mamari (item C).

calendrier lunaire, les possibles signifiés (2) de cette section sont, de gauche à droite : a) visible/vu/temps/mois/nuit/lune (*ú'i/marama/pô* en 040y); b) oiseau dormant/pleine nuit (*manu-moe/pô* en 670vm); c) lumière + gros astre + feu/grande magnitude (*hetuu ahi-ahi* en 008) + naissance/apparition (*he tea* en 078x) + visible également de l'aube au crépuscule/mouvement temps + apparition de bancs de poissons, pêche diurne (*ki te ata, ki te ahi-ahi + ú'i ika/ mo ka ika* en 711).

Nous retrouvons, ci-contre, sur la petite tablette de Washington, item R, ce signe 078x comme suffixe du signe 152a, ressemblant à un œuf. Les possibles signifiés sont, de gauche à droite :

(2) "Possibles signifiés" en effet car le rongorongo n'est pas figé. Il n'y a jamais de certitudes.

seaux/couple (*e rua manu* en 411b) ; nuit/lune montante + deux mois (*marama/mahina + ki runga + e rua* en 040y+064a) ; œuf/matrice (*mamari, manu iti* en 152a) + mouvement, naissance (*he poreko* en 078x).



Figure 7. Section de la face a de la petite tablette de Washington (item R).

Nous obtenons dans ces deux exemples, pour le seul signifiant 078x, deux signifiés, verbes : *he tea* qui se rapporte à l'astronomie, *he poreko* qui se rapporte à l'ornithologie. J'en déduis que nous n'avons pas la possibilité d'attribuer une seule valeur ou une seule traduction à un même signe, aussi simple qu'il fût.

Nous avons donc sur les deux tablettes ce signe commun, le 078x : la naissance d'un oisillon au bout de deux mois de gestation ou un événement astronomique exceptionnel visible de jour. Cette petite section de la tablette Mamari (face a) – que

nous venons de voir en figure 6 – nous a donné envie d’approfondir les recherches. Je me suis donc rapprochée des astronomes chiliens et français. Dominique Proust, du CNRS, a fait tourner les ordinateurs. Voici ce que nous avons trouvé : une supernova a éclaté le 4 juillet 1054. Elle fut visible dans l’hémisphère sud, de nuit mais aussi de l’aube au crépuscule, durant vingt-trois jours. *Cette supernova était aussi brillante que Vénus*. Il existe donc une possibilité pour que cet événement ait été inscrit ou recopié – car nous savons que les tablettes se recopiaient – par les astronomes de *Mata ki te rangi* (l’ancien nom de l’île de Pâques) sur la tablette Mamari.



Figure 8. Les données astronomiques sur la Mamari (item C).

### Les données sur le rongorongo.

Quelle est notre principale difficulté ? Etant donné le contexte de leur découverte, le peu de tablettes qu’il nous reste et le fait que les Rapanui les reproduisaient, comment situer le rongorongo ? Quelle fut sa progression ? Où en sommes-nous actuellement de nos découvertes ? Avec la communauté polynésienne, nous avons sélectionné les plus importantes, suivies d’une bibliographie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours et concernant certaines publications connues en rongorongo. Les axes de travail de nos prédécesseurs furent multiples. Chacun de nous y a puisé des informations. Cependant, il est indispensable de posséder une connaissance globale sur la banque de données rongorongo, une culture récoltée durant une grande partie de sa vie, afin d’écarter les fausses pistes. Voici la liste du matériel utile (3).

(3) En Belgique, les plus importantes banques de données sur le rongorongo sont conservées par Jean Bianco et François Dederen. La documentation d’Albert Van Hoorebeeck se trouve dans les archives des musées royaux d’Art et d’Histoire de Bruxelles.

### 1. La banque de données polynésienne (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles).

La tradition orale ainsi que les notes de Monseigneur Tepano Jaussen (1869 à 1891) et de Katherine Routledge (1914) citent les *tangata rongorongo*, *maori-rongorongo*, maîtres en écritures (le préfixe *Ko* introduit le nom d’une personne) : Ko Viri-Re’i-Re’i, Ko Ara-O’hio, Ko Ara-O’kava (ou vaka), Ko Roe O’roe O’Miro, Ko Nga-Hou, Ko Rei-Miro, Ko Puaa (Paoa), Ko Veri-Veri-ko-Raa, Ko Tea-Tea, Ko Here-Reke, Ko Pihi-Ure-He, Ko Vire, Ko Manu-Tara. Il est important de rappeler leur existence et leur nom. Ce sont les lointains ancêtres des Rapanui. Quant aux constructeurs et informateurs de la banque de données polynésienne, ce sont les anciens Ko Metoro Taua-a-Ure-a-Toro, Ko Ure-Vae-Iko, Ko Kaituoe, Ko Te Haha, Ko Kapiera, Ko Fata-Hei, Ko Abimereka, Ko Take, Ko Arakitia Pua-Ara-Hoa-a-Rapu, Ko Tori-a-Papa-Vai, Ko Veri-Vaka-Pate Tomenika, Ko Teao Tori Arturo, Ko Juan Araki, Ko Matteo Veri-Veri, Ko Gabriel Veri-Veri. Ce sont les arrière-grands-pères ou arrière-grands-oncles. Ils vivent dans nos mémoires.

- *La banque de données polynésienne transmise aux Occidentaux.*

La première banque de données fut constituée par Monseigneur Tepano Jaussen, depuis 1869 (date de la réception de la première tablette) jusqu’à sa mort en 1891. Il a eu entre les mains sept tablettes (l’une d’elles fut offerte au navire russe *Vithiaz*). Il s’aïda des récitations de Metoro Taua-a-Ure-a-Toro, fils de Hei-Tuki et de Renga-Ata-Kai, né à Rapa Nui et son village s’appelait Mahatua. L’élève fut instruit par les maîtres Nga-Hou, Rei-Miro et Puaa (ancêtre de l’actuelle famille Paoa). Tepano Jaussen nota toutes les expressions du Pascuan, mais ne reconnut pas toujours à quels signes elles se rapportaient. Or, il y a bien dans les chants de Metoro des expressions qui se rapportent aux signes (c’est-à-dire de la sémantique). C’est Thomas Barthel qui reprit les notes du prélat conservées dans les archives des SS. CC. de Picpus et qui les publia dans « *Grundlagen zur Entzifferung der Osterinsel* » en 1958. Barthel est le plus proche de la banque de données de Jaussen et Metoro (considérée comme non valable pour décrypter le rongorongo par mes collègues, l’un d’entre eux ayant même tenté un découpage hasardeux : cinq expressions = cinq signes). En fait, les récitations de Metoro ne fonctionnaient pas ainsi. Avec le groupe de linguistes polynésiens nous considérons qu’il s’agit de la banque de données rapanui décrivant les connaissances en rongorongo du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous n’avons pas le droit de l’occulter. Actuellement, nous restructurons ensemble cette banque de données en essayant de la com-

prendre et de nous rapprocher le plus possible de la vérité. Le groupe rongorongo du CEIPP y travaille également.

La deuxième banque de données fut publiée par Thomson en 1891 dans son « Report of the US National Museum ». Thomson, qui visita Rapa Nui en 1886, obtint des récitations des anciens Ure-vae-iko et Kaitae (respectivement maître de cérémonies et proche parent du roi Nga-Ara, milieu du XIX<sup>e</sup> siècle), sur les deux tablettes qu'il venait d'acquérir et sur certaines photos des tablettes de Monseigneur Jaussen. Ce fut Alexander Paea (Tati) Salmon qui releva les chants. Les traductions qui en résultèrent sont proches du délire. Tati Salmon les a simplement inventées, sans se soucier de langue ancienne, il a abusé de la confiance du visiteur. Il est absolument nécessaire de réviser la banque de données "Ure-Vae-Iko et Kaituoe" de Thomson. (Je l'ai restructurée et elle est disponible sur le site <http://www.rongo-rongo.com>.) Les informations s'ajoutent à celles de Metoro (devant Tepano Jaussen) et constituent un complément à la banque de données relative aux connaissances des Rapanui au XIX<sup>e</sup> siècle.

La troisième banque de données figure dans la publication et dans les notes de Katherine Routledge, conservées à la Royal Geographical Academy de Londres. Ses informateurs furent : Ramón Te Haha né en 1830, Kapiera, Ramón Fata-Hei né en 1840, Joseph Abimereka né en 1828, Nicolas Take né en 1815, Pua-Ara-Hoa-Arakitia né en 1842, tous répertoriés sur le recensement de K. Routledge. Dans son édition de 1919 « The mystery of Easter Island », K. Routledge a publié des informations concernant les coutumes et les rituels du XIX<sup>e</sup> siècle autour du rongorongo, à l'époque du règne du dernier roi initié Nga-Ara. Les notes comportent un chapitre sur le rongorongo, les chants annuels, sur les symboles que possède encore la population rapanui en 1914. Sa petite banque de données constitue la preuve de l'appauvrissement des connaissances du peuple rapanui qui a failli disparaître de la planète, mais qui a lutté pour maintenir une forme d'écriture nouvelle, différente : le *rongo-rongo tau*. Car nous l'avons vu dans l'article précédent (« Les données historiques »), à partir de 1870, les Rapanui furent spoliés de leur écriture ancestrale. Les notes de Katherine Routledge doivent s'intégrer à la banque de données polynésienne du début du XX<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, il manque certains documents, dont le dernier manuscrit tracé par le lépreux Tomenika Vaka-Pate. Selon Routledge, certains informateurs sous l'influence des missionnaires considèrent encore l'écriture ancienne comme un tabou. L'utilité des tablettes selon eux est bien différente en ce début de l'an 1900 : elle n'est plus relative à la linguistique comme avec Metoro et Ure-Vae-Iko. Apparaissent les contes sur l'écriture des morts, les faits guerriers,

le danger d'approcher les tablettes. Approcher le rongorongo des sorciers devient un acte risqué et cette crainte subsistera jusqu'à l'arrivée de l'expédition franco-belge, en 1935 : les lépreux n'ayant plus peur, ni de la maladie, ni de la mort... étudieront l'écriture ancestrale.

• *La banque de données polynésienne transmise aux familles rapanui.*

La quatrième banque de données fut donc constituée par les lépreux entre 1936 et 1955. Ils travaillèrent sur les signes en sémantique, les recopiant sur des manuscrits, en créant de nouveaux, utilisant le répertoire de Monseigneur Tepano Jaussen. Les tabous furent contournés grâce à la fonction et à la personnalité même de l'évêque, qui visita Rapa Nui en 1888. La découverte de ces manuscrits secrets revient à Thor Heyerdahl, Thomas Barthel et William Mulloy. L'analyse était publiée par Thomas Barthel et moi-même. J'ai ainsi découvert quatre feuilles inédites et la preuve que les lépreux ont corrigé le répertoire de Monseigneur Jaussen. Le groupe de correcteurs fut constitué d'Arturo Teao Tori, petit-fils de Barnabé Tori, Gabriel et Matteo Veri-Veri, petits-fils de Tomenika Vaka Pate et Juan Araki de la famille d'Arakitia Pua-Ara-Hoa-a-Rapu. Certains manuscrits sont conservés au Kon Tiki Museum d'Oslo ou appartiennent à des particuliers. Leurs copies reviennent petit à petit aux Rapanui. Il s'agit de la banque de données du renouveau culturel, chère aux natifs, proches de ces grands-oncles et grands-pères qui travaillèrent dans les écoles initiatiques afin de laisser leurs études à la postérité.

**2) Le relevé des lignes des tablettes et le catalogue des signes.**

Il existe deux catalogues des objets rongorongo. Celui de Thomas Barthel (Barthel, 1958) et celui de Steven Fischer (Fischer, 1997). Celui de Steven Fischer constitue un apport considérable, bien que son ouvrage contienne des hypothèses discutables sur cinq points, à savoir : a) la création du rongorongo après l'exploration de Gonzalez de Haedo en 1770 ; b) son interprétation d'idéogrammes pouvant signifier des signes phalliques ou des "coulures cosmogoniques" (4) ; c) son interprétation du chant d'Ure-Vae-Iko *Atua mata riri* ; d) son interprétation du *rongo-rongo tau* : *Timo te ako ako* ; e) et enfin, son relevé du bâton de Santiago (item I). Cependant, Steven Fischer a travaillé

(4) C'est-à-dire pouvant se rapporter à la cosmogonie mythique, aux mythes de la création. Le problème, avec Thomson, Salmon, Métraux et Fischer, c'est qu'ils ont inventé purement et simplement des dieux nouveaux avec des mots nouveaux, qui n'ont rien à voir avec les mythes polynésiens.

durant dix ans et fourni un outil de travail indispensable en banque de données de chacune des tablettes, reprenant et vérifiant Thomas Barthel. Le prestige de son éditeur fait de son ouvrage une référence. Fournir des avis contraires est donc fort difficile. Barthel et Fischer se sont totalement trompés sur le début du tracé du bâton de Santiago, item I dans l'« Inventaire des objets rongorongo ». Le véritable tracé de la pièce principale du rongorongo est expliqué dans ce numéro de KADATH. Le groupe rongorongo du CEIPP a repris également le catalogue de Barthel et classé tous les signes par familles. Un travail considérable que le calcul qui a suivi, par ce même groupe, de leur fréquence sur les tablettes et le repérage des suffixes ; les membres du groupe ont déjà réuni une banque de données doublée de statistiques fort utiles qui seront publiées ultérieurement. Des conclusions ont paru dans le bulletin de l'association, au sujet des répétitions des sections que l'on retrouve sur différentes tablettes. Dix ans de travail. Le CEIPP a édité un ouvrage : « Les mystères résolus de l'île de Pâques », avec une préface du professeur Jean Dausset, prix Nobel de médecine, qui nous a quittés le 6 juin 2009. C'est également un ouvrage de référence.

### 3) *Les analyses du bois et les observations.*

Certains objets ont été analysés et l'un d'entre eux a été daté au carbone 14 (ce qui nous donne la date de la mort de l'arbre et non la date de la création de l'écriture). C'est aussi un apport considérable. Dans un numéro spécial de la revue *Archaeologia Oceania*, Catherine Orliac recense toutes les tablettes analysées ; j'en ai tenu compte et l'ai signalé dans l'« Inventaire des objets rongorongo » (voir plus loin). L'archéobotaniste note la présence sur les tablettes d'un signe se rapprochant du palmier du Chili, disparu de Rapa Nui aux environs de 1400. Nous sommes pratiquement tous d'accord à ce sujet : soit le palmier fut gravé afin de mémoriser qu'il poussait sur l'île au temps de la préhistoire de Rapa Nui, soit il fut écrit sur les tablettes précisément aux époques durant lesquelles il entraît encore dans l'alimentation des indigènes. Dans leur dernier ouvrage « Trésors de l'île de Pâques », Catherine et Michel Orliac (Orliac, 2008) nous offrent le catalogue des objets des SS. CC. de Picpus, avec une description détaillée des tablettes, la nature du bois, les dimensions, les observations sur les tracés, sur l'usage, sur les troncatures et sur la désacralisation des objets. Des informations précieuses qui s'ajoutent à la banque de données la plus précise du rongorongo et à l'histoire du peuple rapanui. Steven Fischer avait vu tout cela également. Peu de tablettes furent analysées par les musées. Il est à noter que les chercheurs du XX<sup>e</sup> siècle se heurtaient à leur manque de

coopération. Les choses ont changé depuis et nous recevons photos, droits de reproduction et parfois nous avons l'autorisation de les approcher et de les photographier. Elles figurent rarement dans les vitrines. Leur valeur est inestimable.

### 4) *Les études en sémantique et les statistiques.*

La Russe Irina Fedorova a consacré vingt années de travail au rongorongo. Elle en fut l'une des pionnières, avec ses collègues Boris Kudryatsev, Valeri Chernushkov et Oleg Klitin, ayant à leur disposition des tablettes conservées au musée Pierre le Grand de Saint-Petersbourg. Irina Fedorova fut conservatrice du patrimoine polynésien. Pour Irina, chacun des signes des tablettes du musée offrirait plusieurs significations (nom communs, verbes, prépositions). Elle a tenu compte des récitations de Metoro devant Tepano Jaussen. Au terme de son étude, Irina Fedorova a publié un ouvrage, dans lequel elle conclut qu'une grande quantité de signes rongorongo se rapportent à la principale préoccupation des Pascuans et touchant à leur survie : l'agriculture (ce qui se rapprocherait d'un chant d'Ure-Vae-Iko devant Thomson en 1886). Son collègue Konstantin Podzniakov a élaboré, avec son père Igor, des statistiques sur les fréquences et les a comparées aux syllabes contenues dans les récitations ou les dictionnaires rapanui. Les statistiques sont utiles pour tous les chercheurs. Pour Podzniakov, la fréquence des signes correspond à celle des syllabes de la langue ancienne rapanui, plutôt qu'à des lettres ou des mots. Cependant, il a démontré qu'en recherchant une voie de lecture par syllabes, nous nous éloignons du rongorongo tel que la banque de données polynésienne tente de le dévoiler. La plupart des mots du proto-polynésien sont mono ou bi-syllabiques, par exemple : *hi*, suffixe, "poisson" - *ka*, préfixe verbe, "faire" - *ma*, préfixe, "lumière" - *ki*, préfixe verbe, "savoir". Nous pourrions continuer. Une observation des Podzniakov est remarquable : ils considèrent que l'écriture rongorongo est trop complexe pour avoir été créée par les Pascuans entre 1770 (date de l'expédition de Gonzalez de Haedo) et 1864 (date de sa découverte par le frère Eyraud). Je partage entièrement cet avis, en opposant à la théorie de Steven Fischer, dans ce numéro de KADATH (article ci-avant) les données historiques qui précisent qu'en 1770, Gonzalez de Haedo savait que les natifs possédaient déjà leurs caractères propres. Enfin, Nicolai Butinov et Yuri V. Knorozov, étudiant également les fréquences et les statistiques, identifièrent une probable généalogie sur le bâton de Santiago (item I), en fonction de tous les signes en forme de poisson (*ika*), les poissons signifiant, selon eux, un personnage décédé. Il existe bien des tablettes *ika* (en forme de poisson) mais, de l'avis des Pascuans, ce seraient

les tablettes de la vie, plutôt que celles de la mort. Pour l'heure, les seules généalogies existent dans les chants du *rongorongo tau* comme *Timo te ako-ako*, par exemple.

### 5) *Astronomie, pétroglyphes, manuscrits des lépreux, écriture sur galets.*

- *Astronomie.* Jacques Guy a publié ses articles dans le bulletin du CEIPP, à la Société des Etudes Océaniques et dans le *Rapa Nui Journal* édité par l'Easter Island Foundation. Il étudie le rongorongo depuis au moins quinze ans et a eu un accès privilégié à la documentation que Thomas Barthel a laissée au CEIPP. Il y a trouvé les notes de l'Allemand concernant un calendrier lunaire de la tablette Mamari et en a fait une étude parallèle, qu'il est le seul à trouver exhaustive avec celle de Thomas Barthel. Nous l'avons vu en introduction. Deux astronomes (l'un du CNRS, l'autre de l'Universidad de Chile) ne sont pas complètement d'accord sur ce point – et je partage cet avis – car plusieurs renseignements peuvent figurer sur cette tablette, autres qu'un calendrier lunaire (Guy, 1990). Selon eux, des événements auraient pu être observés dans le ciel, durant plusieurs lunes (nuits ou mois), et décrits avec les mots du proto-polynésien, mémorisant l'apparition dans le ciel d'un énorme astre ou d'une supernova.

38

- *Rongorongo et pétroglyphes.* Cette étude fut commencée par Henri Lavachery, suivi par Shawn Mc Laughlin, Paul Horley et moi-même, d'après les relevés d'Henri Lavachery et de Georgia Lee. Elle est encore incomplète. Le rongorongo est une écriture structurée, mais il est vrai que certains pétroglyphes rapanui se rapprochent de quelques signes, comme les pétroglyphes de l'Ahu Ihu Arero par exemple. Cette étude devrait s'étendre à tous les pétroglyphes rencontrés en Océanie, comme par exemple celui de la figure 9, originaire de Nouvelle-Calédonie, très proche du signe 208.

- *Les manuscrits des lépreux.* Thomas Barthel dans « The Eighth Land » (1978) et dans un ouvrage d'Heyerdahl (1961, Vol. II - Miscellanea) a longuement écrit sur les manuscrits des lépreux. Ce fut le seul spécialiste qui leur accorda de l'importance. Il rencontra Gabriel Veri-Veri qui fut le dernier écrivain du rongorongo. En 2006, j'ai écrit que les lépreux avaient travaillé en sémantique sur



Figure 9. Pétroglyphe de Nouvelle-Calédonie, fort proche du signe rongorongo 208 (à droite).

le répertoire Jaussen en apportant des corrections à ce répertoire, ce qui constitue, sur le plan humain, une découverte importante car il fut toujours écrit que les Pascuans ne connaissaient rien de leur écriture. Une tablette naquit de cet atelier. Elle était en sommeil au Museo de Historia Natural de Valparaiso. J'ai communiqué le résultat de mes recherches aux Pascuans, aux académies polynésiennes et à *Tahiti Pacifique Magazine* qui a publié l'information. Le Conseil des recteurs de la V<sup>e</sup> Région du Chili en a également été informé, puisque les faits furent mentionnés dans les actes du Congrès du Musée Maritime de Valparaiso (Bettocchi, 2006b).

- *L'écriture sur galets ou pierres de basalte.* Henri Lavachery et Alfred Métraux furent les premiers témoins d'une gravure au poinçon de lignes rongorongo, sur des galets ou de petites pierres de basalte. Il y eut plusieurs de ces objets portant des gravures et vendus fort cher aux musées d'Europe. D'autres étaient des porte-bonheur. Avec la collaboration des musées qui les exposent dans leur vitrine, j'ai pu faire une étude exhaustive de toutes les pierres gravées qui sont encore en leur possession. Elles datent toutes du XX<sup>e</sup> siècle. Le *Tahiti Pacifique Magazine* a également publié ces informations (Bettocchi, 2008a). L'étude détaillée a été envoyée à chacun des musées les possédant, afin que les archéologues-conservateurs puissent tirer leurs conclusions.

### 6) *Dernière découverte (novembre 2008) sur le sens de gravure du rongorongo.*

D'après Metoro devant Jaussen (1869-1871), il semblerait que le sens de lecture soit de bas en haut et de gauche à droite en boustrophédon à inversion alternée. Pour Ure-Vae-Iko devant Thomson (1886), il semblerait que la lecture se fasse en commençant par le bas, toujours en boustrophédon à inversion alternée, mais indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche. Pour ce qui est du sens de gravure, seule une pièce peut nous l'indiquer : l'item I ou bâton de Santiago. Je ne peux valider les relevés de Barthel (1958) et de Fischer (1997) et propose une autre réflexion. Le bâton du maître des signes est le seul objet qui pourrait nous apporter une réponse définitive. Après le scientifique Rodolfo Philippi (1875), qui fut conservateur du Museo Nacional de Historia Natural de Santiago où se trouve l'objet, je propose des observations plus détaillées dans le cinquième article de ce numéro. L'écriture sur cet objet se traça de gauche à droite et de bas en haut.

### III. LA GRANDE RÉCITATION DES SIGNES

**Résumé :** En 1886, les dernières tablettes rongorongo quittent définitivement l'île de Pâques. Une famille regrette cette amputation de leur culture. Naîtra alors un chant nostalgique sur le souvenir d'un maître en écriture, sur ses descendants et sur la beauté de la nature aux temps anciens. Ce chant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle témoigne de l'attachement d'une famille aux signes rongorongo, sans peur et sans tabou.

**Mots-clés :** inventaire, neru, rongorongo tau, Tea-Tea, Tomenika, Veri-Veri Gabriel.

« Nous savions que notre ancêtre était un maître en écritures et ce document de Katherine Routledge le prouve à présent. Pourquoi avez-vous attendu presque cent ans pour nous le montrer ? »  
 (Isabel Pakarati, arrière-petite-fille du maître du rongorongo tau Ko te Pihī-Ure-a-Oho)

En juillet 1914, la scientifique britannique Katherine Routledge, alors à la recherche du rongorongo et en visite dans une maison rapanui, reçoit un présent : un papier portant des signes. On lui dit que l'auteur est Tomenika, un vieillard malade, et qu'il se trouve à la léproserie. On la prévient qu'il a perdu la mémoire. Katherine, bravant les interdits, accompagnée par son guide Ramón te Haha, va le rencontrer. L'ancien fait de gros efforts pour sortir lentement d'une petite case à la porte basse. Ses jambes maigres dépassent d'un vieux manteau de la marine chilienne. Katherine trouve son regard extraordinaire et pense qu'il devait être très beau dans sa jeunesse. Reconnaisant son neveu Ramón, Tomenika accepte de les recevoir et, pour converser, s'assoit sur une couverture, par terre devant la porte de sa case. Il demande un crayon, un morceau de papier qu'il trouve trop petit. Puis, tenant le crayon dans son poing, le pouce sur le haut du crayon, il dessine sans hésiter quelques lignes de très jolis signes et se met à réciter "Timo te

ako-ako...". Katherine note les paroles du chant qui, selon elle, correspondent à chacun des symboles dessinés (figure 1).

Une fois rentrée à Londres, Katherine Routledge donnera un grand nombre de conférences puis rédigera son livre (Routledge, 1919). Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle confiera ses notes à la Royal Geographical Academy. Le dernier dessin de Tomenika se perdra durant la transformation des documents papiers en microfilms, mais la récitation y est encore. Elle est incomplète car Tomenika avait perdu la mémoire. Lorsque Katherine voulut le revoir pour compléter ses notes, on lui dit qu'il s'était éteint le lendemain de sa visite. Tous les scientifiques qui consacrèrent une partie de leur vie à l'île de Pâques explorèrent les précieuses notes de Katherine Routledge. Deux d'entre eux retrouvèrent ce chant "Timo te ako-ako" et l'associèrent, comme la Britannique l'avait pensé, à la lecture des signes rongorongo. Pire, ils tentèrent

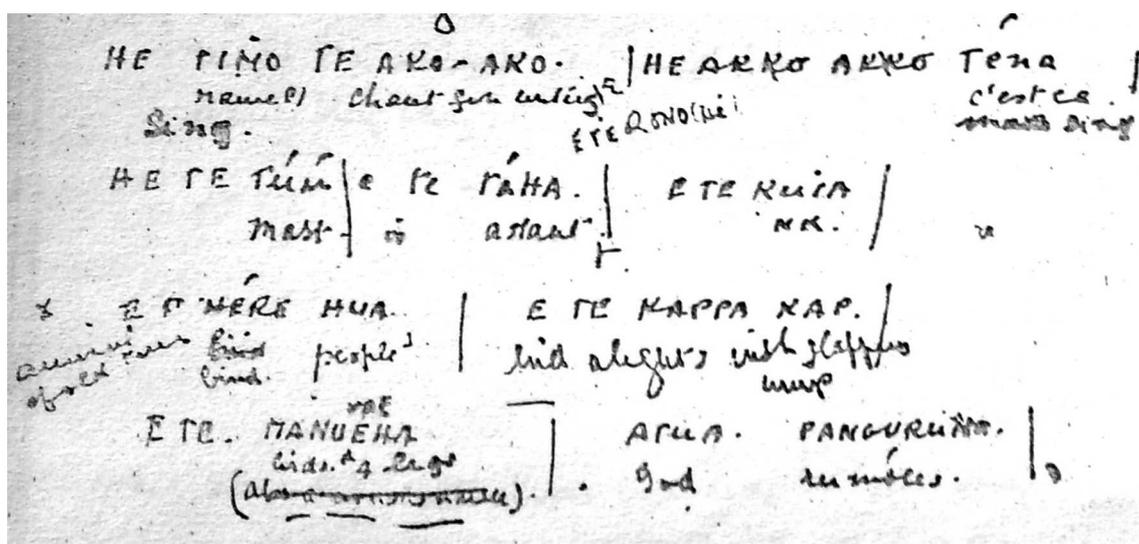


Figure 1. Notes de Katherine Routledge (1914).

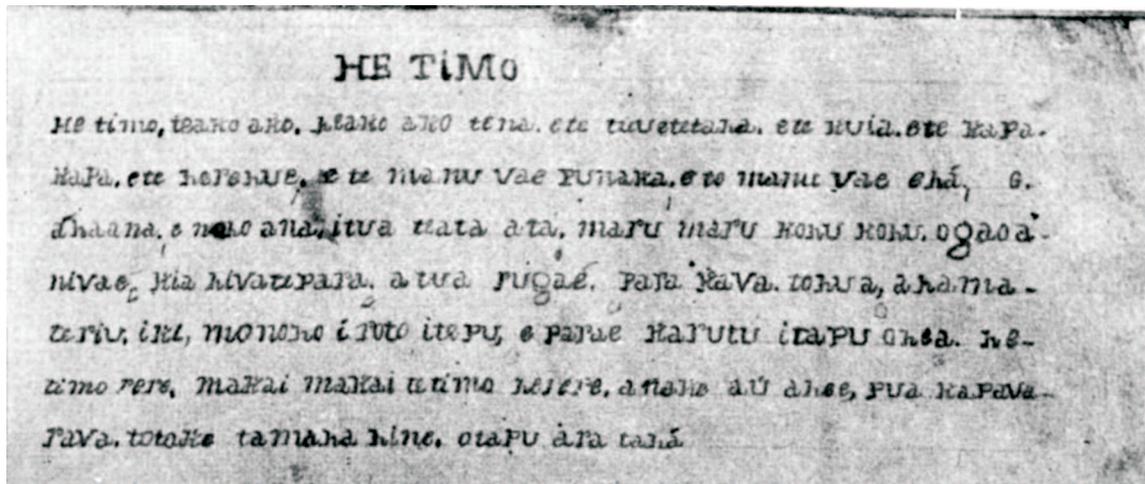


Figure 2. Extrait du manuscrit de Gabriel Veri-Veri.

40

de le traduire. Cela donna deux traductions publiées, l'une par le Dr Campbell (1970) dans son ouvrage sur l'héritage musical rapanui, et l'autre par Steven Fischer (1997) dans son livre sur le rongorongo. Les études des deux auteurs étant insuffisantes, ces traductions et décryptages incorrects, où il est question de fantômes vaniteux (Campbell) ou d'oiseaux à quatre pattes (Fischer), ne furent pas acceptés par les héritiers de la tradition orale, les familles de Tomenika et de son petit-fils Gabriel Veri-Veri, qui fut, à partir de 1936, l'un des meilleurs écrivains rapanui. Gabriel connaissait ce chant depuis son enfance. Il savait lire et écrire. Il le nota phonétiquement dans l'un de ses cahiers et offrit le manuscrit à Estéban Atan, descendant du dernier roi rapanui Atamu-te-Kena. Voici le chant et la calligraphie particulière de Gabriel (figure 2).

Durant mes dernières années d'études sur la langue ancienne rapanui, à la recherche de la parole perdue, je me suis liée d'amitié avec l'anthropologue rapanui Clemente Hereveri Teao, petit-neveu de Gabriel Veri-Veri. Clemente retraça d'abord la généalogie de sa famille depuis son ancêtre Timo a Tu'u-Hau-Reka, le graveur des signes, celui qui savait les réciter. Nous avons situé son époque : entre 1750 et 1800. Son nom signifiait (ci-après, restructuré dans la séquence habituelle français/rapanui) : "graveur, lecteur de signes (*Timo*) a Tu-u (descendant du premier fils d'Hotu Matua, Tu'u Maheke) - paix (*Hau*) beauté (*Reka* ou *Renga*)". Le petit-fils de Timo était Tea-Tea, dont le nom veut dire "Très-blanc" ou "Très-lumineux". Tea-Tea était un prêtre. Les signes rongorongo ayant disparu à jamais en 1886, Timo son grand-père et Mu son père n'étant plus de ce monde, Tea-Tea créa et enseigna le nouveau *rongorongo tau* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, chanté tous les ans (*tau* signifiant annuel). Il est nécessaire de rappeler que le *rongorongo tau* est com-

posé de symboles et n'est pas boustrophédon. Tea-Tea figure dans les notes de Katherine Routledge (1914) comme l'un des enseignants. Ce maître vivait dans la péninsule du Poike, près de la "grotte des vierges". Il était le gardien du rituel et de la tradition des *neru*, ces jeunes garçons et filles qu'on initiait en les laissant suffisamment de temps dans une grotte afin que leur peau devienne claire (figure 3, ci-contre).

La dernière jeune fille initiée s'appelait Ko te Oho-a-neru : "L'initiée (*neru*) qui savait conter (*oho*). Elle épousa un maître du *rongorongo tau*, élève de Tea-Tea : Ko te Pihi-a-Oho. Ils eurent de nombreux descendants. L'un d'eux fut Ure-Po-tahi a Te-Pihi, baptisé Nicolas Pakarati. Instruit par Monseigneur Tepano Jaussen à Tahiti, il fut le premier catéchiste de l'île, l'un des premiers maîtres d'école. Tea-Tea initia également son petit-fils Tomenika, fils de Vaka Tuku-O'nga, mort en déportation. Après son initiation, on lui donna également le nom de Tomenika Tea-Tea. L'ancien enseigna la tradition orale à ses petits-fils Gabriel et Matteo Veri-Veri. Le poète Matteo fut l'un des meilleurs conteurs rapanui et Gabriel fut le dernier des grands initiés en écriture rongorongo. Il mourut en 1965, à la léproserie, aveugle et sans mains, dans les mêmes souffrances que son grand-père. Mais durant les années où il put voir et écrire, Gabriel ne cessa de le faire et a laissé aux héritiers de la tradition orale rapanui un beau capital culturel. Il était le grand-oncle de l'anthropologue rapanui Clemente Hereveri Teao. Une tablette rongorongo tau serait un témoignage de l'époque de Tea-Tea : la tablette appelée Poike (item Z), trouvée par José Pate sur les terres familiales et offerte au Museo Nacional de Historia Natural de Santiago du Chili.



Figure 3. La “grotte des vierges”, décorée avec des pigments naturels, gravée, couverte d’écritures.

Pour revenir au chant “Timo te ako-ako”, récité tous les ans par les descendants de Timo a Tu’u-Hau-Reka, il est la preuve que seul le rongorongo tau se rapportait aux généalogies. Nous n’avons aucune preuve que le rongorongo classique (items A à Y) contienne des généalogies toutes les fois qu’on y a dessiné un poisson (Butinov & Rogozina, 1960). “Le rongorongo raconte la vie et non la mort” disait Clemente, et nous avons restructuré ensemble le chant à partir des écrits de Gabriel Veri-Veri. (En caractères gras apparaissent les noms de ses ancêtres.)

“He **Timo** :

*He timo te akó-akó. Te akó-akó’o te nga’e te Tu’u’e. Te taha e te ku ia e te kapa-kapa. He te here hue. E te manu vae punaka, e te manu vae. E aha, e aha ana e noho ana hitu a **Tea-ta’ata**, maru-maru, kohu-kohu.*

***O’nga** o’ a Hiva’e, ki a Hiva te **Para**... Atua runga’e **Para**, vaka tohua. Aha ma te riù i ki, mo noho i roto.*

*I te pu’e papa’e ka rutu. I tapu otea : he timo rere, ma kai-ma kai, te **Timo**. He rere anake, aú, a hoe... Pua ka rava-rava, to toke tamahahine... o tapu ara taha.”*

“**Timo** :

La grande récitation des signes nous venait du passé, de la tribu de **Tu’u**. Elle nous faisait revivre l’époque des kakapa, oiseaux des élus et des oisillons punaka offerts aux initiés. Ils nichaient dans la septième baie, celle d’**Homme-Tea**, couronné de plumes et vivant dans une grotte très obscure.

Que les Atua soient avec vous tous réunis : **O’nga** célébrait les connaissances de notre ancêtre **Para**, venu de Hiva. Sage **Para** qui savait construire les pirogues, notre chant vous honore.

Que le son du *pu* vous rassemble tous sur la mer ! Que roulent les percussions, au soleil levant sacré ! Les signes alors voleront jusqu’à nous dans le soleil rouge. Et **Timo** reviendra, rejoindra les siens... avec chaque fleur du printemps, quand les jeunes filles sont enlevées (1), sur le chemin de la plage sacrée.”

41

Quelques commentaires sur les termes rencontrés :

*Timo* : “Timo a Tu’u-hau-reka”, dans la généalogie (dans Hotus, Alberto y otros, « El Consejo de Jefe de Rapa Nui ». Réédition de 2007, p. 322).

*Timo* désigne toutes sortes de signes en langue ancienne marquisienne et Timo en est le graveur. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, *Timo* fut traduit par “sorcier” ! *Tu’u* : Tu’u Maheke, fils de Hotu Matua, l’ancêtre mythique qui est venu de Hiva en terre maori avec l’écriture rongorongo.

*Kakapa* : oiseau de mer, disparu ; *punaka* : ses oisillons. Nous n’avons pas pu déterminer leur nom scientifique, mais nous avons collecté des renseignements auprès des ornithologues. Il s’agit probablement d’oiseaux disparus du biotope du littoral rapanui. Apparemment, leur chair était

(1) Cette indication nous parle de la coutume ancienne d’enlever les filles au printemps afin de leur faire subir l’initiation dans la grotte des *neru*.

